

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

(NOUVELLE SERIE)

QUARANTE-HUITIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1892

MONTREAL
CIE. D'IMP. GEBHARDT-BERTHIAUME, 30 RUE ST-GABRIEL

1892

Permis d'imprimer

EDOUARD CHS, Archevêque de Montréal.

DOUZE CENTS MILLES EN CANOT D'ECORCE

OU

PREMIERE VISITE PASTORALE

DE

MGR N. Z. LORRAIN, ÉVÊQUE DE CYTHÈRE,

Vicaire apostolique de Pontiac,

DANS SES MISSIONS SAUVAGES DU HAUT DES RIVIÈRES
OTTAWA ET SAINT-MAURICE, DE WASWANAPI
ET DE MÉKISKAN.

PAR MONSIEUR J. B. PROULX,

*alors Curé de Saint-Raphaël de l'Île Bizard, aujourd'hui (1892),
Curé de Saint-Lin et Chanoine honoraire du Chapitre
de la Cathédrale de Montréal, etc.*

Suite et fin. (1)

CHAPITRE XII

A Waswanipi.

*Le bassin de la baie d'Hudson. — Le poste de la Compagnie. —
Sous le patronage de saint Augustin, apôtre de l'Angleterre. —
M. Jobson. — Le festin. — Peuple de gueux, peuple de saints.
— Leur langue. — Visite aux tentes et au cimetière. — Commu-
nion et confirmation. — La Saint-Jean-Baptiste.*

Mercredi, 22 juin. — Nous voici arrivés au point le plus septentrional de notre voyage. Depuis dix jours nous naviguons sur des eaux qui descendent vers la baie d'Hudson.

Qui connaît la baie d'Hudson, cette Méditerranée du Canada, dont l'étendue égale plus de la moitié de la Méditerranée d'Europe, baignant les bords enchanteurs et rappelant les souvenirs classiques de la Grèce et de l'Italie; longueur plus de trois cents lieues, largeur deux cents lieues,

(1) Voir Annales de Février, No. 46, et celles de Juin, No. 47, 1892.

superficie cinquante-cinq mille lieues carrées. Plusieurs détroits la mettent en relation avec la mer Glaciale, et elle communique avec l'océan Atlantique par le détroit d'Hudson, une bagatelle de canal mesurant cinq cents milles de longueur, une largeur moyenne de cent milles, et une profondeur de cent à cinq cents brasses.

C'est le fond d'un immense bassin de trois millions de milles carrés ; les eaux, comme autant de rayons d'une vaste circonférence, y convergent vers un centre commun, partant, à l'est, de la ligne de faite qui sépare en deux versants la péninsule du Labrador, au sud, de la hauteur qui divise la terre de Rupert des vallées du Saint-Laurent, de l'Ottawa et des grands lacs, au sud-ouest et à l'ouest, des environs des sources du Mississippi, du grand désert américain et du pied des Montagnes Rocheuses. En effet, le lac Winnipeg, qui reçoit par la rivière Winnipeg, la rivière Rouge et les deux Saskatchewan, une grande partie des eaux du Nord-Ouest canadien et américain, n'est qu'un réservoir secondaire qui déverse son trop plein dans le réservoir principal de notre baie d'Hudson, par un artère de première grandeur, la rivière Nelson.

Trente des nombreuses rivières qui lui apportent le tribut de leurs ondes, mériteraient, partout ailleurs qu'en Amérique, le nom de fleuves ; entre autres la rivière de la Grande Baleine, sur la côte du Labrador, les rivières Rupert, Moose et Albany, les rivières Nelson et Churchill sur la côte occidentale. La Rupert ferait rougir le Saint-Maurice, la Moose a un mille d'une rive à l'autre, l'Albany promène son cours sur un espace de plus de deux cents lieues, la Nelson roule un volume d'eau quatre fois plus considérable que l'Ottawa, et la Churchill pourrait rivaliser avec le Rhin Allemand.

De plus, la terre de Rupert renferme une quantité de lacs considérables. Outre ceux dont j'ai parlé dans le cours de ce journal, je mentionnerai le Mistassini, le Nemiskan et l'Abbitibi.

Le Mistassini a bien soixante lieues de long, c'est un autre Ontario. Le Nemiskan ferait assez belle figure à côté de l'Erié. Le P. Albanel dit du premier :

“ Il est si grand qu'il faut vingt jours de beau temps pour en faire le tour.”

Et du second :

“ Nemiskan est un lac de dix journées de circuit.”

Il tenait ses renseignements de ses guides, et ce calcul n'est pas exagéré, si on mesure les journées sur celles des sauvages qui, en règle générale, ne mettent pas plus de cinq à six lieues entre chacun de leurs campements.

J'ai vu l'Abbitibi, il ne mesure pas moins de quarante-cinq milles d'une extrémité à l'autre, le lac Saint-Pierre pourrait s'y noyer. Il a le pittoresque du Kipewé, les coquetteries du lac des îles, et le grandiose du Waswanipi. Les lignes de l'horizon s'effacent dans un lointain indéci, les côtes paraissent de niveau avec la surface des ondes, un peu en arrière s'élèvent en gradins des collines bleuâtres, et au-dessus vous apercevez çà et là des pics isolés qui forment dans le fond du tableau comme une dentelle en dents de scie. Cette nappe d'eau, aux larges horizons, rappelle la grandeur et la majesté de la mer, mais d'une mer parsemée d'îles riantes et variées.

* * *

Que veut dire Waswanipi ? les opinions sont partagées, *scinduntur doctores*. *Nipi* signifie eau, lac ; sur ce point tout le monde s'accorde. Quant à *Waswa*, les uns le font venir de *Waswan*, savane, parce que, à l'embouchure de la rivière au Brochet, il y a des marais et des prairies qui empiètent sur le lac ; cette opinion n'est pas probable. D'autres le font venir de *waswé*, qui veut dire pêcher au flambeau, parce qu'autrefois on avait coutume de prendre sur ce lac beaucoup de poisson à la lueur des torches de cèdre et de bouleau. Il paraît que c'est l'opinion la plus probable. D'autres le font venir de *wassawa*, au loin, lequel, par contraction, ferait *waswa*, parce que la vue embrasse la plus grande étendue du lac au premier coup d'œil. Cette opinion, moins probable, l'est encore cependant. En vertu des règles théologiques sur le probabilisme, je demande la permission de me ranger à cette dernière manière de voir qui me sourit davantage, ayant été si agréablement frappé, en mettant le

piéd sur ses rives, des horizons *wassawa* qu'offre le Waswanipi.

Le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson est bâti à l'embouchure de la " Rivière au Brochet " qui arrive de l'est et, assez près, s'aperçoit la rivière Waswanipi, qui se dirige au nord. Les cinq maisons qui forment la ville sont bâties à un arpent du rivage, sur une côte de sable mêlée de gravier, faite en dos d'âne, toujours sèche, toujours propre. A cinq arpents du magasin, sur la droite, s'aperçoit le cimetière, entouré de petits champs de patates dont les feuilles, en cette saison, sortent de terre ; sur la gauche, des prairies encore submergées montrent la tête de leurs foins au-dessus des eaux ; elles fourniront la provision de fourrage pour le bœuf et les deux vaches de l'établissement. En arrière, tout près, s'élève un pain de sucre, rond comme une boule, haut de cinquante piéds, sur le sommet duquel est plantée une grande croix : elle domine, comme celle du Golgotha, à Jérusalem, tous les lieux circonvoisins, et on l'aperçoit de loin sur les eaux du lac. La première, elle salue l'arrivée du voyageur, elle réjouit l'âme, elle dit que cette terre a été arrachée à l'empire de Satan. *O Cruz, ave, spes unica.*

C'est le seul monument religieux qui se voit sur les bords du Waswanipi. Le bourgeois a mis à la disposition des catholiques le magasin, vide de marchandises. Ces bons sauvages avaient fait tous les préparatifs qui étaient en leur pouvoir. Ils avaient scié des planches d'épinette, fabriqué un plancher au chœur, mis sur ce plancher un marche-pied, sur le marche-pied un autel, sur l'autel un tabernacle et des gradins pour les chandeliers. Des balustres en barreaux bien rabotés, séparaient les simples fidèles du sanctuaire ; un morceau de soie en couleurs voyantes enveloppait le tombeau de l'autel ; une dizaine de bancs étaient mis à la disposition de ceux qui aimeraient à s'en servir ; une tapisserie toute neuve couvrait les murs de cette chapelle improvisée.

La mission comprend quatre-vingts catholiques ; ils arriveront presque tous cette après-midi. Ce matin, il n'y avait guère qu'une vingtaine de fidèles.

Monseigneur fit son entrée solennelle avec toutes les céré-

monies du rituel; comme aurait pu le faire à Notre-Dame l'Archevêque de Paris. J'admiraï la bonté maternelle de cette religion qui déploie ses splendeurs pour une poignée de pauvres sauvages, comme pour les foules civilisées de nos grandes villes.

* * *

La Grande-Bretagne fut en majeure partie catholique, dès les premiers siècles du christianisme. Envahie par les Angles païens, elle redevint presque entièrement païenne. Un jour, saint Grégoire, pape, passant sur une place publique de Rome, aperçut, parmi les esclaves qu'on vendait, les plus beaux hommes du monde; il s'informa à quelle nation ils appartenaient; on lui répondit qu'ils étaient des Angles.

“ *Si Christum cognovissent, remarqua-t-il, non essent Angli, sed angeli.* S'ils connaissaient Jésus-Christ, ce ne seraient pas des Angles, mais des anges.”

Ce pieux calembourg valut la vérité à tout un peuple. Saint Augustin entreprit et conduisit à bonne fin la conversion de l'Angleterre. Depuis, l'orgueilleuse Albion a mis en lambeaux l'intégrité de sa foi primitive.

Les Cris de la baie se trouvent dans une position à peu près analogue. Les Pères Jésuites, comme Augustin aux Angles, leur avaient apporté les bonnes nouvelles de l'Évangile. Survint la conquête anglaise qui dispersa les pasteurs, et le troupeau retomba dans l'infidélité. Après un certain laps de temps, l'Église du Canada, revenue du choc qu'elle avait reçu, envoya de nouveau des missionnaires de ce côté; mais l'anglicanisme avait pris les devants et déjà avait poussé au loin de profondes racines. Mieux vaut sans doute le faux jour du crépuscule que l'obscurité complète de la nuit; mais ce qui est préférable encore, c'est la lumière du soleil en son midi. C'est pourquoi Monseigneur, priant et pour les Angles et pour les Cris, a placé cette partie de son vicariat apostolique sous la protection du grand saint Augustin, apôtre de l'Angleterre.

Le bourgeois, M. Jobson, averti de l'arrivée de Monseigneur par un messenger spécial, s'est fait un devoir de revenir sur ses pas. Il repartira demain, et, après trois ou quatre

jours, il rejoindra sa pelleterie et ses traîneaux. Il nous a trouvés installés dans sa maison ; le gardien, M. Iseroff, nous en avait ouvert la porte. Le bourgeois s'excusa d'être parti avant notre arrivée. Il ignorait de combien de jours nous étions en arrière ; il se trouvait à cours de nourriture. De plus, il a devant lui un voyage de plus de deux mois ; s'il veut revenir avant les froids, il n'a pas de temps à perdre. Ce brave homme, qui n'a que trente-six ans, est depuis vingt-deux ans, au service de la Compagnie.

A la prière du soir, toute la paroisse réunie des grèves voisines remplissait la petite chapelle. Le Père leur distribua trente livres de farine et quinze livres de lard pour festoyer le lendemain. Ce n'est pas beaucoup, mais nous n'avons pu en apporter davantage par cette longue suite de portages difficiles ; ce n'est pas beaucoup, mais ces pauvres gens trouvent qu'ils sont dans l'abondance, n'ayant de tout l'été à manger que du poisson, et encore du poisson. Ce n'est pas toutes les semaines qu'un ours vient passer au bout de leur fusil. Le lard leur est un régal à nul autre pareil. Attendront-ils le retour du soleil pour y goûter ? vont-ils pouvoir dormir ? leur sommeil ne sera-t-il pas agité par des cauchemars de *rababout* ? Ils se rappellent le proverbe, dont l'idée est vraie dans toutes les langues : " Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. " Ils mettent la chaudière au feu, et passent la nuit dans les plaisirs de la *magochiwin*. Le matin, il ne restait plus que les os : *tarde venientibus ossa*.

* * *

Jeudi, 23 Juin. — Les sauvages de Waswanipi, tout en étant de la race algique, n'appartiennent pas à cette famille proprement dite ; ce sont des Cris de la Baie, et ils sont frères avec les tribus de Moose et d'Albany. Comme eux, ils ont les pommettes des joues saillantes, l'air plus doux, les traits plus réguliers, la démarche dégagée, les poses plus nobles, et le torse vraiment artistique ; leur teint est aussi moins basané, ils confinent à la race blanche. Soumettez, pendant des années, une famille canadienne ou anglaise de nos villes à leur genre de vie, à la fumée de leurs cabanes, aux rayons du soleil sur les eaux, à toutes les intempéries, des saisons, sans abri

convenable, et vous verrez si l'épiderme de nos citadins se durcira, si la fraîcheur de la rose se fanera ; à la fin, peut-être, du Blanc ou du Cris, celui qui aura l'air le plus sauvage, n'est pas celui qu'on pense.

Le P. Nedelec avait coutume d'appeler les Cris d'Albany " un peuple de gueux, mais un peuple de saints. " On pourra dire la même chose de ceux-ci dans une certaine mesure. Ils ne sont pas riches, vivent de la chair des bêtes et des poissons, ne goûtent guère à la farine, et ne possèdent que juste le nécessaire en articles de ménage. Or, on sait que le ménage d'un sauvage n'est pas exorbitant.

Ils ne sont pas très instruits, le Père ne pouvant les rencontrer que quelques jours chaque année. Voudrait-il rester ici longtemps, il ne le pourrait ; il lui faut charroyer ses vivres à dos d'hommes pour lui et ses guides, comme nous l'avons fait ; le poste n'est pas assez garni pour lui fournir sa nourriture, à aucun prix ; au reste, la famine quelquefois empêche les sauvages eux-mêmes de se réunir souvent et les force de se disperser. Cependant ils aiment à prier ; ils ont entendu quatre messes ces deux jours, et ils n'en paraissent pas fatigués. Ils aiment à chanter ; n'ayant eu que peu d'exercice, leurs voix ne s'accordent point, n'importe, ils ne se taisent pas pour si peu, et de couplet en couplet le cantique arrive à sa fin : cacophonie pieuse, plus agréable sans doute aux oreilles du Seigneur que bon nombre de concerts harmonieux exécutés avec des intentions frivoles par des voix profanes et mondaines.

Ils parlent un dialecte de la langue algique qui diffère grandement de celui qui a cours à la Kipewé, au Grassy Lake, au Grand Lac ; tellement que les deux peuples, à la première rencontre, ne se comprennent pas. Les deux langues marchent d'après le même génie, et ont un bon nombre de racines communes ; mais une foule de mots ne sont pas parents, et les terminaisons sonnent différemment. Le missionnaire doit savoir cette seconde langue, sous peine de voir son ministère ici tout à fait infructueux ; dans les circonstances actuelles, vu le peu de temps qu'il a pour le pratiquer, il éprouve autant de peine pour l'apprendre qu'il en a eu d'abord pour se mettre l'algonquin dans la tête.

Ces langues sont douces, harmonieuses et sonores. J'en surprendrai plusieurs en disant que leur vocabulaire est plus riche que le nôtre, leurs racines plus rationnelles, leur idiome plus pur, et leur syntaxe plus régulière. Leur doux parler est une fleur sortie de la tige primitive, et non pas d'une branche entée sur un arbre étranger. Il ne connaît pas ces accumulations de consonnes si commune en allemand, fréquentes en anglais, et que le français admet quelquefois ; il ignore les mots où un i se trouve éranglé. La langue des Grecs à la bouche arrondie, *ore rotondo*, n'est pas mieux mouillée de voyelles. Exemple frappant : non, en grec, *ouc*, se dit en algonquin *caouin*, et en cris *namaouia*.

Vers midi, Monseigneur fit la visite des tentes au nombre de vingt-cinq. Comme ailleurs, et plus qu'ailleurs, parce que ceux-ci, entre tous ses enfants spirituels, sont les plus pauvres, il distribua nombre d'objets de piété. De plus, il avait apporté pour les enfants une boîte de dragées ; à la vue de ces cœurs, de ces petits chevaux, et surtout de ces poissons en sucre candi rouge, blanc, jaune, jugez de l'étonnement et de la joie de ces sauvages émerveillés !

* * *

Dans l'après-midi, on se rendit en procession au cimetière, situé à quatre arpents de la chapelle, à l'extrémité nord de l'unique rue, sur un côté de laquelle est bâti le petit village. La rosée trempait les herbes ; n'était-ce pas là l'image des grâces rafraîchissantes qui tombaient, avec les prières de l'évêque, sur les ardeurs du purgatoire ? Je remarquai au milieu du champ des morts une touffe de glaïeuls en fleurs ; j'en cueillis un bouquet : ces corolles et ces pétales violacés, satinés, purpurins, me paraissaient comme des signes, des paroles d'espérance s'élevant des tombeaux : "Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que mes yeux le verront dans ma chair."

L'année prochaine, si les conventions peuvent être tenues, à côté du cimetière, s'élèvera une chapelle, regardant le lac. Le contrat en a été donné hier par Monseigneur à M. Jobson ; elle aura vingt-six pieds sur dix-huit, et elle devra être terminée pour la mission ; au mois de juin donc, les sauvages

n'auront qu'à y transporter leur autel et leurs bancs, et ils auront une église. Elle restera là comme un point de ralliement pour les fidèles dans leurs chassés errantes, comme un lieu de rafraîchissement pour les bons, comme une source de force pour les faibles, et pour tous, protestants comme catholiques, une occasion de réflexions sérieuses et de pensées salutaires. Cette nouvelle réjouit le cœur des sauvages; aussi l'un d'entre eux, parlant au nom des autres, dit au Père: "N'oublie pas de dire au gardien de la prière comme nous sommes contents qu'il soit venu nous voir."

Vendredi, 24 juin. Fête nationale du Canada.—Ce matin ont eu lieu la communion générale et la confirmation. J'avais été édifié de la manière dont tous avaient préparé leurs confessions; ils lisaient dans leurs livres, puis méditaient, assis sur les bancs ou à terre, montés sur les marches de l'escalier, tournés les uns du côté de l'autel, les autres du côté de la porte, d'autres du côté du mur, les femmes ayant la tête enveloppée dans leur couverture.

Trente-cinq grandes personnes reçurent le sacrement qui donne le Saint-Esprit. Cinq protestants vinrent trouver le Père et lui exprimèrent le désir de recevoir la confirmation:

"—Les catholiques seuls, répondit le missionnaire, peuvent avoir ce bonheur."

"—Il y a longtemps, reprirent-ils, que nous sommes catholiques au fond du cœur; aujourd'hui, nous voulons prier avec toi pour tout de bon."

Le Père les savait bien disposés, il leur conféra le baptême sous condition, et ils furent confirmés avec les autres.

Nos préparatifs de départ sont faits, et nous attendons que la pluie, cessant du moins pour un moment, nous permette de nous embarquer. Nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment pénible en quittant cette mission lointaine: ces pauvres sauvages sont bien éloignés, isolés, exposés; l'infidélité et l'hérésie les entourent de toutes parts, et même les pénètrent, un quart de leurs compatriotes appartient à l'Eglise anglicane; les rapports sont fréquents, soit ici, soit dans leurs longs voyages à Rupert avec leurs amis et leurs parents d'une croyance hétérodoxe. La robe noire ne vient pas souvent, et ne reste pas longtemps, pour éclair-

rer et consolider leur foi. Ames ferventes des pays chrétiens, membres de la Propagation de la Foi, vous avez, dans les forêts du Waswanipi, un champ digne de vos aumônes. Permettez au prêtre de faire dans ces parages un séjour plus long et des visites plus fréquentes. En attendant, espérons en la bonne Providence qui a conservé intact le dépôt de la foi dans ces cœurs simples et fidèles.

Nous n'avons pas oublié qu'aujourd'hui est la fête nationale ; et dans les bois du Waswanipi, comme dans les églises de Montréal, des prières ferventes se sont élevées au ciel pour la prospérité de la patrie.

Un publiciste américain, sans préjugés, clairvoyant, nous appelait "la race de l'avenir." Des fanatiques nous nomment les "Huns modernes." Ils veulent nous insulter, je prends leur mot comme un éloge inconscient. Oui, nous sommes les Huns envahisseurs, et nous remplirons le pays qu'ont découvert nos pères, depuis les grands lacs jusqu'au golfe Saint-Laurent, depuis les vallées que baigne le lac Champlain jusqu'aux plaines qui s'étendent au nord de l'Abbitibi, du Waswanipi et du Mistassini. Mais notre invasion pacifique ne menace l'existence d'aucune nationalité, la jouissance d'aucun privilège ; nos seules armes seront l'industrie, l'économie, le travail et la vertu. Il doit y avoir sous le soleil, de la place pour tous les groupes de la population.

Seulement, la grandeur du peuple canadien dépendra de la fidélité qu'il apportera à remplir sa mission. Jean-Baptiste ne but ni vin, ni boisson fermentée, il était vêtu d'un habit fait de poils de chameau. Gare à l'orgueil et à l'ivrognerie, les deux défauts nationaux ! Jean marche devant le Seigneur, et prêche fortement la vérité, sans crainte des Juifs, sans crainte d'Hérode. Nous devons porter haut, comme peuple, le flambeau de toutes les vérités morales et religieuses, l'étendard des grands principes sociaux, dont nous avons le secret par notre éducation catholique.

Déjà notre gloire la plus pure est d'avoir conservé et augmenté le dépôt sacré de la foi au foyer de nos séminaires, de l'avoir porté par nos missionnaires jusqu'aux extrémités du septentrion le plus lointain. Ces peuplades sauvages que nous visitons aujourd'hui pourraient répéter dans leur recon-

naissance ces paroles du cantique de Zacharie, en les appliquant au peuple canadien :

“ *Et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis. Et toi, nation encore dans ton enfance, tu seras appelée prophète du Très-Haut ; car tu marcheras devant la face du Seigneur pour préparer ses voies, pour donner à son peuple la science du salut, et lui enseigner la rémission des péchés, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et les ombres de la mort et diriger leurs pas dans le chemin de la paix.*”

CHAPITRE XIII.

De Waswanipi à la Fourche de la Mekiskan

Calypso au départ d'Ulysse. — Une flotille. — Le défilé de la caravane. — Imprévoyance des sauvages. — Les juifs sur les bords du lac de Genezareth. — La famille heureuse. — A propos d'un huard. — A la vapeur.

Samedi, 25 juin. — Hier après-midi, à trois heures, nous quittions la mission de Waswanipi. Jamais je n'ai compris aussi bien comme Fénelon a saisi la nature, lorsqu'il nous représente Calypso, inconsolable du départ d'Ulysse, se tenant sur le rivage, les yeux tournés du côté où le vaisseau avait disparu fendant les ondes. Les sauvages nous accompagnèrent aussi, et nous regardèrent aller aussi loin que notre canot fut en vue ; car, lorsque la côte commença à s'effacer à l'horizon, nous les apercevions debout, toujours à la même place, sans doute les yeux fixés sur notre écorce qui dansait sur la houle, tantôt apparaissant à la tête d'un flot, tantôt cachée derrière une vague. Ce n'est pas Calypso, c'est Monique désolée, debout sur le rivage de Carthage, interrogeant la mer du regard, pour voir si elle ne découvrira pas le vaisseau qui emporte son fils vers Rome lointaine ; ce sont des enfants, réjouis un moment par la visite de leur père, qui pleurent son départ.

Trois heures et demie de canot nous transportèrent sur une plage de sable au sud-ouest du lac Waswanipi, où nous dressâmes la tente dans un bois de hautes futaies, chose rare sur le plateau de la hauteur des terres.

Ce matin, à 6 heures, nous faisons dans un sentier glissant un portage d'une demi-lieue : c'est court à écrire ; mais à faire c'est long.

J'ai cueilli les premières roses que j'ai rencontrées dans ces parages, et nous avons mangé les premiers bluets mûrs de la saison. Allez dire maintenant que c'est un climat arriéré : les bluets ont-ils déjà fait leur apparition sur vos marchés ? Jusqu'aux derniers jours de l'automne, le sauvage trouvera son dessert servi sur les coteaux. Les ours aussi y viendront faire festin ; et, dans ces lieux découverts, le chasseur caché derrière un taillis épais, attendra le moment pour abattre la pièce qui lui donnera une chair excellente et une peau de valeur.

Nous ne voyageons pas seuls. Le canot de pelleterie de Mékiskan remonte avec nous, suivi de ses trois satellites de petits canots. Ainsi deux steamers, côte à côte, fendent les ondes, et trois goëlettes dansent sur la vague. Deux des petits canots sont conduits par des femmes seulement ; elles ne cèdent le pas à personne. Dans les rapides, elles s'aventurent comme des braves au milieu des flots, sautent sur les pierres au dessus de l'abîme, halent de la main l'embarcation, et reprennent leur place aussi placidement que sur une grève tranquille. Vingt-deux têtes sortent du grand canot, les avirons sont maniés par cinq hommes et cinq femmes ou jeunes filles. La bourgeoise, femme de vingt ans, assise à côté de son mari, rame comme lui. Ici, ce spectacle ne paraît pas plus extraordinaire que chez nous de voir une femme travailler son jardin ou aider à la récolte dans les champs.

En arrivant au portage, le débarcadère s'encombre de personnes, de chiens, de valises, de paquets, de chaudières, de tentes ; c'est un brouhaha, un péle-mêle, comme sur les quais à Québec. Puis une longue procession de porte-faix s'engage dans le sentier. Quatre hommes portent les grands canots. Une fille de dix-huit ans n'a besoin du secours de personne pour transporter le sien ; le cou raide, elle le renverse sur sa tête, et, comme si ce n'était pas assez, elle se suspend aux reins un gros paquet de linge. Cette femme s'avance ayant sur le dos sa *nagane* où se trouve lié et lacé

son bébé, et dans ses bras la chaudière et toute la batterie de cuisine. Cette autre ploie sous un fardeau de trois gros colis accumulés. Ce petit garçon de huit ans apprend le métier, et il a son collier et sa charge; cette petite fille de dix ans apporte les poissons dans un plat de fer blanc. Une grande fille charroye ses deux petits frères sur son cou. Les autres enfants, nu-pieds, nu-tête, courent, trottent, se poursuivent, tantôt sur la route, tantôt à travers les arbres au milieu des broussailles. Je prends plaisir à passer le dernier pour avoir sous les yeux dans toute son étendue ce défilé bizarre et typique.

Ce soir, douze tentes se dressent en cercle autour d'un grand feu. A part le nôtre, tous les garde-manger sont vides. La compagnie, très économe dans ces quartiers, n'a accordé que vingt-quatre livres de farine à ses cinq hommes pour se rendre à Mékiskan, un voyage de cinq jours. La farine, partagée fraternellement entre toutes les bouches, a déjà disparu; la petite provision de poissons n'existe plus. Le Père, au nom de Monseigneur, donne à chaque famille une poignée de fleur et une pincée de riz, l'abondance est revenue au camp. Demain la rivière fourrira le déjeuner. Qu'a-t-on besoin de s'inquiéter? c'est là la condition de chaque jour, et est-on mort de faim? La joie éclate de toutes parts; on ne voit que des figures épanouies; on n'entend partout qu'une causerie amicale, badine et qu'éclats d'un rire bruyant. O peuple heureux!

L'imprévoyance est le trait caractéristique du sauvage. Dans l'abondance aujourd'hui, il gaspille, il donne, il ne garde rien pour demain. Il est très apte à supporter les privations, les jeûnes de plusieurs jours, quand la disette vient fondre sur lui, ce qui arrive assez souvent; mais il ne sait pas s'imposer de lui-même des privations, de la modération, afin de faire durer son bien plus longtemps. Chaque jour se suffira à lui-même. Nos hommes avaient du sucre plus qu'abondamment pour le voyage, déjà ils ont vu le fond du sac; tant qu'il a duré, ils le jetaient par poignées dans leurs écuelles à thé. Ils se moquent de notre économie; ils ne la comprennent pas plus que nous leur incurie.

Les circonstances ont été pour beaucoup dans la formation de ce caractère. Le sauvage trouve, généralement avec abondance, dans les bois ou les rivières le pain de chaque jour. Pourquoi se donner le trouble d'amasser ? La chasse lui impose la vie nomade ; s'il a trop de bien, pourrait-il l'apporter avec lui ? Lorsqu'il tue un ours dans les chaleurs ou qu'il prend un filet plein de poissons, il ne peut suffire à tout manger : il s'en gâtera une grande partie ; alors pourquoi ne pas inviter les voisins au festin ? Mais, me direz-vous, s'ils faisaient sécher la viande et le poisson, s'ils cultivaient de petits champs de patates, ils auraient de quoi braver les jours de famine. C'est vrai, mais nommez-moi le peuple qui se tient dans les bornes du juste ; la nécessité seule, chez notre nature corrompue et paresseuse, enseigne la sagesse. Or cette nécessité ne viendra dans ces forêts, que quand la pêche et la chasse auront diminué. Au Grand Lac, au Grassy Lake, les sauvages se sont bâti çà et là des maisons où ils reviennent après leurs courses vagabondes ; à l'entour ils sèment quelques minots de pommes de terre. Sont-ils pour cela des agriculteurs ? pas du tout, il coule trop de sang de chasseur dans leurs veines. Il faut des siècles pour changer les habitudes d'un peuple. En attendant, prenons, comme le dit le proverbe américain, le temps comme il vient, l'argent pour ce qu'il vaut et les hommes comme ils sont. Prenons les sauvages comme la nature les a formés ; et ce qui est consolant, c'est que la religion peut en faire de très bons chrétiens. Leur insouciance est moins contraire aux principes de l'Évangile que notre prévoyance avaricieuse. Ils comprennent sans efforts ces paroles du Sauveur :

« Ne vous inquiétez point, ni au sujet de votre vie, de quoi vous vous nourrirez, ni au sujet de votre corps, de quoi vous vous habillerez... Regardez les oiseaux du ciel. Ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers ; et votre père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Voyez les lis de la campagne, comme ils croissent ; ils ne travaillent ni ne filent. Néanmoins je vous dis que Salomon même dans toute sa gloire n'a pas été paré si bien que l'un d'eux. Or, si Dieu habille

de la sorte une herbe champêtre, qui est aujourd'hui et que demain on jette dans le four, combien plus le fera-t-il pour vous, gens de peu de foi !”

Enfin, conclusion pratique, bouquet spirituel ; si l'insouciance de ces pauvres gens est poussée trop loin, quelquefois notre vigilance en ces matières l'est aussi. Qui nous enseignera le juste milieu ? car en cela, comme en bien d'autres choses, *in medio stat virtus*.

Ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'ils vivent plus contents que les peuples qui poursuivent les biens de ce monde avec un calcul fiévreux. La source de presque toutes nos peines et de presque tous nos ennuis est l'ambition des richesses et la passion des honneurs ; la première engendre les travaux surmenés, les injustices et les inquiétudes ; la seconde parcourt une voie semée d'envies, de calomnies, de haines. Le sauvage se moque de la richesse, et les honneurs, tels que nous les comprenons, ne l'occupent guère. Aussi ses chagrins ne sont que des chagrins d'un jour. Peuple enfant, peuple méditatif comme ceux qui sont en contact continu avec la nature, peuple rieur, peuple satisfait, peuple heureux.

Heureux était-il de faire, à la nuit tombante, la prière du soir en compagnie de son évêque. J'admirais leur maintien droit, leur pose respectueuse, leur air pieux. Dieu aime la prière des petits et des humbles ; la nôtre a dû percer les nuages.

Dimanche, 26 juin. — Nous avons passé la nuit à l'endroit qu'on appelle le “ petit portage ”. A trois arpents du campement, une croix plantée sur un tertre indiquait qu'une sauvagesse, enterrée là depuis une dizaine d'années, dormait sur la colline son dernier sommeil. Ce matin, ses os ont dû tressaillir. Sur ses cendres a été offert le saint sacrifice, quarante-quatre personnes y assistaient ; si elle attend encore dans le lieu de l'expiation le moment de la délivrance, le chant de nos cantiques lui arrivait comme un écho adouci des concerts célestes. Le temps était couvert, le ciel de plomb : les nuages rasaient la tête des arbres, des frissons couraient dans l'atmosphère ; les oiseaux se taisaient sous la feuillée, une petite chute faisait entendre le

gémissement monotone de ses ondes murmurantes. Enfin, c'était l'automne frileux, novembre, le jour des morts; et instinctivement on se sentait poussé à prier pour les trépassés.

Je n'assiste jamais, dans les bois, à ces réunions pieuses de sauvages, pressés autour de leur évêque, sans me trouver transporté, en quelque sorte, au milieu de ces foules qui accompagnaient le Seigneur dans le désert. Du reste, aujourd'hui, l'évangile facilitait l'illusion. Il y est dit :

“ Il arriva que le peuple, venant en foule pour entendre la parole de Dieu, accablait Jésus, qui était au bord du lac de Génézareth. Il y vit deux barques arrêtées; les pêcheurs étaient descendus et lavaient leurs filets. Étant monté dans l'une de ces barques, qui était celle de Simon, il le pria de s'éloigner un peu du rivage, et s'étant assis, il instruisit le peuple de dessus la barque.”

Que de traits de ressemblance entre ces deux scènes : la solitude, l'empressement de la foule, le rivage du lac, les barques, la parole de Dieu annoncée! Cris, soyez plus fidèles à la visite de la grâce que ne l'ont été les Juifs.

Lundi, 27 juin. — A neuf heures, nous nous lançons sur le lac Wetétnagami, belle nappe d'eau, douze milles de navigation facile, ciel couvert sans être sombre, paysages riants, air frais, vent caressant, c'est un temps splendide pour voyager, marcher, ramer, écrire.

En partant ce matin, nous avons traversé le lac plat qui est la source de la rivière “ La Loche.”

En pays sauvage, la même rivière change de nom en avançant, selon les particularités des lacs qu'elle traverse, ou des forêts qu'elle arrose. Chaque tribu envisage la géographie, non des hauteurs élevées qui embrassent tout un pays, mais au point de vue restreint de ses courses habituelles. Voilà pourquoi on rencontre, par tout le Canada, tant de Lacs Longs, de Lacs Barrières.

L'étang était littéralement couvert de lis d'eau, nénuphars ou nymphéas, je ne puis préciser. L'abbé Provencher dit que le nénuphar a toujours la fleur jaune, que celle du nymphéa est blanche, rouge ou bleue. Les lis d'eau que déplacent nos avirons pour nous frayer un passage, ont l'intérieur des

sépales de leur calice, ainsi que le pied des pétales de leur corolle, teints d'un sang rouge noir ou d'une pourpre tendre, le reste de la fleur étant d'un jaune orange.

Un huard y prenait ses ébats, un coup de fusil vint le surprendre, soudain, imprévu, comme l'est, pour nous, le coup de la mort. Il n'était que blessé, il plongea pour reparaître plus loin; un second coup de fusil l'attendait. Il replongea de nouveau; chaque fois qu'il montrait la tête au dessus de l'eau pour respirer, il était salué par une bordée de plomb; le septième coup l'abattit et le fit flotter.

C'est une belle pièce. Un gars de huit ans lui attache ensemble le bout des ailes, et se les appuie sur le front comme un collier; le corps de l'oiseau porte sur les reins de l'enfant, et le bec traîne à terre. C'est là sa part de fardeau.

Il allait devant moi. J'admirais ce beau plumage, avec couleurs et nuances variées, disposées avec tant de goût, d'ordre et de symétrie; ces reflets, verts sur le sommet de la tête et violets sur le collier; ce croissant, formé de stries blanches, qui lui couvre la gorge; cette blancheur immaculée du duvet épais qui lui protège le ventre et la poitrine; le brun clair de ce large dos, marbré de picôts blancs on ne peut plus réguliers. Trouvez-moi, dans les manufactures les plus perfectionnées, une étoffe teinte avec autant d'art et de délicatesse.

Le petit garçon marchait, et j'examinais toujours. Le bec de cet oiseau, aussi long que la tête, fort, étroit, comprimé et son cou allongé indiquent qu'il se nourrit de poissons et de vers marins; ses pieds, reculés à l'arrière du corps, avec leurs doigts complètement palmés, montrent qu'il est citoyen plutôt des eaux que de la terre; on voit qu'il doit marcher sur le sol avec beaucoup de difficulté; étant obligé de se tenir dans une position presque verticale; par contre ses longues ailes, à large envergure, témoignent qu'il peut nager aussi facilement dans les hauteurs de l'air que dans les profondeurs des lacs; son plumage serré et impénétrable à l'humidité dit qu'il peut vivre longtemps dans le séjour des poissons. Mais assez d'observations à propos d'un huard, *Quam admirabilis Deus in operibus suis*; Que Dieu est admirable dans la moindre de ses œuvres!

Les sauvagesses ne perdent pas autant de temps à examiner sa tête, son bec, son cou, sa poitrine, ses pattes, ses ailes; à grandes poignées elles lui arrachent ses belles plumes et les jettent au vent, sans que "trois dames s'en aillent les ramasser pour en faire un lit de camp."

Qu'en ont-elles besoin? Ne trouvent-elles pas leur duvet, tous les soirs, suspendu aux branches des arbres? Sur un matelas de branches de sapin ou d'épinette, toute la famille ne dort-elle pas d'un sommeil plus sain, plus réparateur que sur un lit de moëlleux édredon? Quoi qu'il en soit, le huard est plumé, et dans une demi-heure il sera bouillon.

Pendant ce temps-là, six autres sauvagesses, un couteau dans une main, un poisson de l'autre, font voler les écailles. La pêche a été miraculeuse cette nuit; cinquante belles pièces sont venues dans les rets se faire prisonnières. Tant mieux, on pourra épargner la farine de Monseigneur.

Susceptibilité, indépendance et fierté du sauvage. — Au pays de la désolation.

Par deux portages, longs, mais beaux, séparés par le lac au milieu duquel on traîne le canot sur les herbes, les algues et les glaçons, on arrive au Wetetnagami.

Nous voyageons à grande vitesse. Nos provisions, contre lesquelles conspirent tant de bouches, commencent à s'épuiser. Nos hommes ne veulent pas se laisser prendre par la famine, ils ont hâte d'arriver à notre magasin de la Fourche de la Mékiskan.

En débarquant au portage, tout est jeté sur la grève, avirons, sacs, valises, boîtes, marmite, puis, vite, on prend sa charge, on s'élance dans le sentier. C'est alors qu'il faut avoir un œil vigilant pour empêcher que le bagage ne se brise, que les différents articles ne s'égarant. C'est extraordinaire comme les sauvages sont oublieux; il ne se passe guère de jours sans qu'il ne se perdent un couteau, une fourchette, une écuelle, un aviron, un vêtement, une chemise, une pipe, et que sais-je? Cela vient, sans doute, de leur fond d'insouciance, de leur peu d'attachement aux biens de ce monde, de la facilité avec laquelle ils supportent un revers. Un accident ne les fait jamais pleurer, très souvent il les fait rire.

J'ai eu souvent l'occasion de parler de leurs grandes qualités ; mes amis sauvages ne m'en voudront pas si je me permets de dire un mot de leurs petits défauts. *Omnis homo mendax*, Le sauvage est susceptible. Ce sentiment vient de son indépendance ; il est avant tout un homme libre, qui n'est contrôlé dans son existence que par la nécessité. Nos lois lui passent à cent pieds sur la tête, sans l'atteindre ; l'autorité de ses chefs n'est que nominale ; la police ne pénètre pas dans ses forêts ; il n'a d'autre modérateur que " cette lumière qui luit au fond de la conscience de tout homme venant en ce monde, " que les enseignements de la religion et les coutumes des anciens. Avec ces dispositions, il est bien étonnant que l'ordre règne à un tel point parmi eux, et que le crime n'y soit pas plus fréquent.

Ils n'aiment pas à être commandés à la manière des blancs. Dans le voyage, ils se conduisent à leur guise, campent quand ils veulent, dînent quand l'estomac leur fait signe. Vous êtes complètement entre leurs mains, et il faut une certaine habileté et une grande connaissance de leur caractère pour les manier. Ostensiblement vous n'avez qu'à les payer et à leur fournir des vivres à discrétion ; surtout n'oubliez pas le sucre. S'ils sont contents, ils feront deux journées dans une, s'ils boudeut ils ne font que tremper l'aviron dans l'eau. Vous n'avez alors qu'à prendre une bonne dose de patience, faire semblant de ne vous apercevoir de rien, profiter de la première occasion pour les remettre en bonne humeur : le beau temps reviendra aussi vite que le ciel s'est chargé de nuages. Enfin ce sont des grands enfants. Ils se fatigueront d'un long voyage, leur constance est usée au bout de quelques semaines, c'est une des principales raisons pour lesquelles le missionnaire change son équipage aux différents postes.

Ils savent très bien voyager à la manière de leur pays, et c'est la seule praticable dans la forêt ; ils sont tous très adroits pour bâtir ou conduire un canot ; ils ont une dextérité sans pareille pour sauter un rapide ; ils ont la science d'accoster leur embarcation d'écorce au rivage ; ils sont doués d'un œil perçant pour apercevoir l'écueil au fond de la rivière ; et malgré cela ils négligeront dans le voyage certains petits

détails qui ont bien leur importance. Si une barre se brise au canot, ils ne la remplaceront pas ; voyageant en pays où le bouleau ne croit point, ils oublieront d'emporter de l'écorce nécessaire pour réparer les avaries qui sont fréquentes ; ils laisseront au poste la gomme qui est d'un usage journalier. Mais sont-ils obligés de traiter votre canot mieux qu'ils se traitent eux-mêmes ? On doit aimer son prochain comme soi-même, pas plus. Ayant marché tout le jour dans l'eau, le soir généralement ils font sécher leurs vêtements, cela est bien ; mais il arrivera une bonne nuit qu'ils se coucheront tout mouillés, et, sans dresser leur tente, ils s'étendront sur la terre humide sous une toile qui ne les défend aucunement de la pluie. Aussi ont-ils contracté presque tous l'habitude du rhume et de la toux.

Ils se croient le premier peuple du monde. Ils chassent mieux que vous, ils pêchent mieux que vous, ils campent mieux que vous, ils canotent mieux que vous ; qu'avez-vous de plus qu'eux ? l'instruction ? s'ils avaient été au collège, ils en sauraient autant que vous. Aussi leur nom comme peuple est-il *anichinabé*, les hommes, les hommes par excellence. Dans les différents dialectes, le mot peut changer, mais l'idée reste la même.

D'ailleurs, en ceci, ils ne font qu'imiter leurs frères des nations civilisées. Les Grecs appelaient tous les peuples qui n'avaient pas du sang hellénique dans les veines *barbaroi*, mot qui, au sens d'étranger, ajoute une nuance d'infériorité. Roma vient de *romè*, force ; le Romain était l'homme courageux, le *vir*, le *civis* sans pareil : *romanus sum civis*. Franc voulait dire homme libre. Les Normands étaient les "hommes du nord". Les Allemands étaient les "hommes complets," *All men*. Si je savais le mongol, le chinois, le beloutchistan, il est probable que je pourrais vous citer bien d'autres analogies. Mais débarquons, nous sommes arrivés au bout du Wetétnagami.

Un portage d'une demi-lieue nous conduit à l'entrée du pays de la désolation et des gros rochers.

CHAPITRE XIV

A. Mekiskan.

Une inflammation d'intestins. — Reges, intelligite. — Sur la Mékiskan. — Arrivée au poste. — Fricot à l'ours. — Mission pauvre

Une inflammation d'intestins a menacé de me jouer un mauvais tour, dans la nuit du 27 au 28 juin. Empêché par la maladie, je n'écris cette page qu'ici, à Mékiskan, deux jours après l'événement.

On me fit un lit dans le canot avec deux coffres : trois couvertures pliées servirent de matelas ; le parapluie du Père Dozois me défendit contre les rayons du soleil. L'air était sec et chaud. Je n'aurais pas été, aussi bien dans les salons d'un bateau à vapeur ; sous le léger balancement du canot, j'étais couché comme un enfant dans son berceau, comme un mandarin chinois dans son palanquin. Pour débarquer, comme il faut toujours prendre des précautions, même sur la plus belle grève, deux de nos hommes se faisaient un plaisir de me descendre dans leurs bras.

* * *

A dix heures, nous atteignons le dépôt de nos provisions. Les ours n'ont rien dérobé. Deux familles, appartenant à la mission du Grand Lac, sont campées dans les environs, attendant notre passage. Le père et la mère ont été confirmés au Grand Lac ; ils amènent à l'évêque, pour leur procurer le même avantage, leurs enfants qui étaient restés dans les bois. Nous descendîmes sur une pointe couverte de fleurs rouge pâle ; je ne sais à quelle famille elles appartiennent. Je les appellerai, à raison de leur ressemblance, giroflées sauvages. Et là, au milieu des fleurs, sept personnes reçurent les dons de l'Esprit-Saint.

Kwakoo dit au père :

“ — Tu ne nous donnes pas le pain qui fait les forts ? ”

“ — Nous ne sommes pas à jeun pour dire la messe. ”

“ — Quand la diras-tu ? ”

“ — Pas avant Mékiskan. ”

“ — C'est bien, je te suivrai jusque là. ”

Et lui qui, auparavant, ne pouvait aller plus loin, décidé

par le désir de la sainte communion, entreprenait avec toute sa famille un voyage de quatre jours, aller et retour. *Reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram.* Fortes intelligences du monde civilisé, instruisez-vous et prenez des leçons d'un pauvre sauvage !

* * *

Le grand canot de M. Iseroff, parti deux heures avant nous, venait de tuer un ours. C'est un événement public qui fait taire toutes les considérations d'importance secondaire ; à demain les affaires sérieuses. Il est décidé que toute la tribu s'arrêtera à la Fourche une journée entière pour faire festin. Des blancs auraient dit : "Quelle chance ! nous voici avec des provisions pour le reste du voyage." Des sauvages disent : "Asseyons-nous ici pour manger jusqu'au dernier morceau, puis nous continuerons le voyage comme nous pourrons."

Monseigneur ne voulant pas perdre inutilement une journée ou peut-être deux, décida autrement. On se rendrait immédiatement à Mékiskan pour la mission, qui devait passer avant l'ours. Cette manière de voir dut leur paraître bien singulière ; ils s'y soumirent l'oreille basse, sans mot dire. Tout de même, ils ne renoncent pas à la *magochiwin* ; Iseroff prend les devants avec l'ours, le héros du jour.

A deux heures, nous passions à la Fourche de Mékiskan, quatre jours juste après notre départ de Waswanipi. Je saluai la pointe du haut de mon lit de convalescent, et le doux sommeil vint engourdir paupières et douleurs. *Deo gratias.*

28 juin. — Nous remontons le courant entre deux rives verdoyantes. La tribu qui nous fait escorte, nage avec vigueur. L'ours a pris les devants ; tous les Indiens semblent avoir peur qu'Iseroff, qui en a la garde, le mange seul ; pour tout au monde, ils ne voudraient pas manquer d'y donner leur coup de dent. Aussi la chaleur est-elle comptée pour rien ; les pirogues volent. Malheureusement, dans l'après-midi, des rapides nous retardent. Il était tard quand nous dressâmes nos tentes au milieu d'un amas d'arbres enchevêtrés, de l'obscurité et des maringouins.

29 juin. — Fête des apôtres saint Pierre et saint Paul. Ciel

pur et bleu, vent doux et frais; soleil tiède, forêts riantes; eau calme, figures gaies: vraiment, quand même on voudrait imaginer un beau jour pour un voyage de plaisir, on ne pourrait en fabriquer un plus agréable.

Cette lumière vive qui remplit les champs de l'espace, concorde parfaitement avec ce *Lux decora*, dont il est parlé à la fête d'aujourd'hui, lumière qui illumine de ses feux bénis le jour doré de l'éternité, qui couronne d'une auréole de gloire les princes des apôtres, et qui montre aux pécheurs repentants la voie du paradis.

*Decora lux æternitatis auream.
Diem beatis irrigavit ignibus,
Apostolorum quæ coronat principes
Reisque in astra liberam pandit viam.*

A midi, nous arrivons à Mékiskan. Une pauvre maison, un hangar, trois petits champs de patates sur une pointe de sable maigre, tel nous apparut ce poste de l'honorable Compagnie, situé sur la limite de deux mondes, entre la province de Québec et la terre de Rupert. Le soleil, de tiède, est devenu brûlant, *torridus æstuat æther*, et ces ardeurs qui nous écrasent sont loin d'égayer nos impressions. Triste pays!

* * *

Dans le courant de l'après-midi, il y eut prière, sermon, confessions. Mais, pour dire vrai, les sauvages paraissaient beaucoup plus occupés de l'ours que de la mission. Vite! Vite! les chaudières au feu! Le bois n'est qu'à deux arpents, mais on n'a pas le temps d'aller y ramasser des branches sèches, on met la hache dans le poteau et le levier qui servent à presser les pelleteries: c'est comme si un laboureur brûlait sa charrue pour faire bouillir la marmite. Le feu pétille, et aussi pétille la joie de ceux qui trépigment autour du brasier, les yeux fixés sur cet ours magnifique dont les gigots dansent et plongent au fond du chaudron.

A cinq heures, le festin est prêt. Un châte est étendu au milieu du hangar, sur le châte une écorce de bouleau, sur l'écorce les morceaux d'ours entassés; la tête grimace; à côté se dresse une pile de galettes et reposent des plats

pleins de graisse. Monseigneur bénit le repas ; comment les convives y firent-ils honneur ? nous l'ignorons ; car une odeur nauséabonde nous eut bientôt mis en fuite. Pour les sauvages, c'était un fumet délectable.

30 juin.—Ce matin, la salle du festin est convertie en chapelle ; il reste de la *magochiwin* d'hier un arôme qui affadit le cœur. A la messe de Monseigneur, il y eut douze communions et huit confirmations.

Ouvrant notre route à travers les foins, nous nous rendons au cimetière. Une vigne, de ses branches multiples, recouvre un buisson : c'est un signe de résurrection. Jésus n'a-t-il pas dit : “ *Ego sum vitis*, je suis le cep de la vigne, et vous en êtes les branches. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits ? ”

On ne peut rien imaginer de plus pauvre que cette mission. La grande croix du cimetière en est le seul monument religieux. Elle me rappelle cette parole de saint Paul, dont nous faisons la fête en ce jour : “ *Gloriari me oportet in cruce Domini nostri Jesu Christi*. Je dois me glorifier en la croix de Jésus-Christ Notre-Seigneur. ”

Dans cinq minutes, nous reprendrons notre croix, c'est à dire notre canot sous un soleil torride. Si cette correspondance vous paraît languissante, rappelez-vous qu'elle vient d'un convalescent. *Vale*.

CHAPITRE XV.

De Mékiskan aux sources du Saint-Maurice.

Chaleur tropicale. — Le réservoir de nos rivières. — La ligne de faite. — Le plateau de la hauteur des terres. — Les bords de la Baie James. — Le pays intermédiaire.

Jeudi, 30 juin.—A midi nous quittons Mékiskan ; dix coups de fusil annoncent notre départ aux échos et aux arbres des environs. Nous continuons notre route sur le vaste étang peu profond, au-dessus duquel des îles nombreuses montrent leurs têtes. La chaleur est tropicale : la saison, en fait d'ardeurs, donne ici en intensité ce qu'elle refuse en durée. Après avoir été gelés, ces jours derniers, pendant

sept ou huit nuits de suite, maintenant nous rôtissons. S'il fait chaud sur terre, on brûle sur l'onde, à raison de la reverbération des rayons solaires sur cette surface, en ce moment, unie, claire et luisante comme une plaque d'acier. Impossible de lire, impossible d'écrire.

A cinq heures, nous traversons, l'espace d'un demi-mille, un pays tremblant où croissent, ici des épinettes de troisième grosseur, là des mousses épaisses, plus loin des foins clair-semés; le sol est uni, sans aucune inclinaison pour l'écoulement des eaux.

Cependant, ces pays tremblants, si communs sur le plateau de la hauteur des terres, rendent de grands services à la vallée du Saint-Laurent. D'abord, au printemps, comme des couches d'éponge, ils boivent les eaux et les empêchent de se précipiter tout d'un coup sur nos campagnes en torrents dévastateurs; en été, ils alimentent les sources de nos rivières et font que leur volume d'eau ne diminue pas trop considérablement. Ils servent de modérateur pour la dispensation et la distribution de ce liquide vivificateur qui circule par toutes les artères de notre pays.

A la nuit, nous accostons sur une grève de sable.

* * *

Voici près de vingt jours que nous nous promenons sur les eaux qui coulent vers la baie d'Hudson; avant de leur dire adieu pour toujours, vous aimeriez peut-être à connaître, au milieu de tant d'opinions diverses qu'ont fait éclore des vues et des intérêts différents, quel est mon humble avis sur l'avenir agricole des terres qu'elles arrosent.

Je diviserai, pour plus de clarté, le pays en trois sections; la première comprendra le plateau de la hauteur des terres, la deuxième les bords de la baie d'Hudson et la troisième la région intermédiaire.

* * *

Quant au plateau de la hauteur des terres, si l'on se rappelle ce que j'en ai dit à plusieurs reprises, la question n'est pas difficile à résoudre: Même en laissant de côté le climat qui, à cette élévation au-dessus du niveau de la mer,

a des surprises et des gelées aux plus beaux jours de l'été, je puis avancer, sans crainte de me tromper, que ces étendues de mousse ne se convertiront jamais en champs de légumes, et que ces rochers nus ne se couvriront jamais de moissons de blé. Le globe ici, on peut le dire, n'a que la peau et les os : des os de granit raboteux, une peau de mousse et de boue marécageuse, hérissée comme d'un poil de végétation plus ou moins rachitique. Certains endroits, il est vrai, semblent, au premier abord, ne présenter que gazon, feuillage et verdure, vous croiriez à un sol profond ; mais, que le feu vienne à y passer, les tristes rochers apparaissent dans toute leur nudité. Dépouillez-les de leur manteau de forêt, ils ont perdu toute leur beauté et leur valeur. On ne verra jamais ici, et encore seulement dans certains coins plus favorisés, qu'une petite culture pour fournir des douceurs aux rares habitants que les circonstances retiendront dans ces lieux sévères.

* * *

D'un seul bond sautons à la troisième section, aux bords de la baie James. Les rivages en sont plats et marécageux ; ils paraissent être un envahissement graduel de la terre ferme sur le domaine des ondes. Sous l'action de la marée montante, deux ou trois cents pieds en avant de la grève, insensiblement s'amoncelle un banc de sable, de glaise ou de gravier ; il arrive un moment où la mer ne peut plus le franchir ; il devient alors la grève véritable, jusqu'à ce qu'un nouveau banc, passant par la même formation, constitue à son tour la barrière où l'océan vient briser l'orgueil de ses flots.

Les deux ou trois cents pieds de terrain, compris entre l'ancienne et la nouvelle grève, se trouvent convertis en un étang d'eau croupissante où croissent les hautes herbes, où habitent en foule la gente marécageuse et le peuple des canards. Le dos de cheval s'élevant entre les deux marécages, se couvre d'un bois maigre, touffu et nain. Si vous pénétrez dans l'intérieur du pays, vous trouvez, pendant des milles et des milles, la surface ainsi ondulée en minuscules côteaux boisés, en des espèces de vagues solidifiées.

Il y a bientôt deux cents ans, le P. Marest donnait à peu près la même description des environs du fort Nelson.

“ C'est un pays marécageux et rempli de savanes. Il y a peu de bois, et il est très petit. Du fort, à plus de trente ou quarante lieues, il n'y a pas de bois. Les forêts sont pleines d'eau et, pour peu qu'on y avance, on en a souvent jusqu'à la ceinture.”

Il y a trois ans, j'accompagnai Mgr Lorrain dans son voyage à Albany et à Moose, au mois de juillet. Nous trouvâmes, dans ces deux postes, les jardins dans toute leur gloire ; les divers légumes avaient la plus belle apparence, les gadeliers étaient chargés de leurs grappes encore vertes, les plates-bandes brillaient nuancées de pensées aux couleurs les plus fraîches et les plus variées. Chaque année, le Bourgeois nous dit qu'il récoltait plusieurs centaines de minots de patates ; l'orge parvient toujours à maturité. Est-ce à dire que les bords immédiats de la baie James sont propres à devenir un pays agricole ? Je trouve hardie l'opinion de ceux qui se prononcent carrément pour l'affirmative. Il faut remarquer que l'île de Moose, par son élévation, se trouve dans des conditions de culture beaucoup plus favorables que toute la contrée circonvoisine. Quand bien même la saison serait assez longue, les nuits pas trop fraîches, les gelées pas trop hâtives, pour payer les travaux de l'agriculture, le sol est trop froid, trop humide et trop exposé aux inondations printanières.

Il n'y a pas de doute, le pays, dans ses conditions actuelles, se prête admirablement à l'élevage des bestiaux. La Compagnie a en main un choix d'animaux domestiques de la plus belle race : deux îles en face de Moose s'appellent à raison de leur destination, l'une l'île aux Veaux, l'autre l'île aux Cochons. Cette dernière fournit chaque année une centaine de pièces aux saloirs des forts. Les taureaux sont robustes, vigoureux et puissants, les chevaux fiers et superbes ; une trentaine de vaches laitières donnent un beurre de qualité supérieure ; il n'en sort pas de meilleur de nos beureries canadiennes. Ce qui fait le fond de la nourriture, pour l'hivernement de ces troupes, est un foin sauvage, succulent, qui croît dans ces prairies naturelles dont je viens

de parler : on le coupe aux mois de juillet et d'août à la marée basse, et on le transporte, avec des chalands, sur les côtes de l'île pour le faire sécher.

Maintenant, si des colons nombreux se mettaient à exploiter l'élevage sur une échelle considérable, ces prairies fourniraient-elles assez de fourrage pour les besoins de la population herbivore? Y aurait-il moyen d'en créer d'autres dans l'intérieur? La coupe et le transport du foin, s'ils continuaient à se faire d'après le système actuel, ne mangeraient-ils pas tout le profit? C'est là le problème à résoudre, j'en laisse la solution à de plus sages. En attendant, je continuerai à croire que, dans quelques siècles, les côtes de la baie d'Hudson pourront nourrir une population de Canadiens, mais peu nombreux, endurcis et déterminés.

* * *

Revenons à la deuxième section, à la section du milieu, celle qui est comprise entre le plateau de la hauteur des terres et les savanes qui entourent la baie James. Voici mes observations le long de la rivière Abbitibi. Pour les cent premiers milles, les côtes sont basses et bien boisées. Les arbres qui dominent sont l'épinette et le tremble; viennent ensuite le liard, le bouleau et le cèdre. La végétation augmente en vigueur au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la hauteur des terres; nous avons mesuré, sur la souche, des trembles de sept pieds de circonférence et des épinettes de neuf pieds, qui atteignent une hauteur, les premiers, de quatre-vingts, et les secondes de plus de cent pieds. Cette vigueur de croissance n'est pas une exception; à tous les pas, nous rencontrons des bouquets d'arbres de cette dimension. Les cèdrières, transplantées dans le haut de l'Ottawa, ne feraient pas honte à nos plus belles forêts québécoises. La carcasse minéralogique du sol appartient aux terrains laurentien et huronien, avec granit, gneiss, feldspath et quartz de toutes descriptions et de toutes couleurs; mais cette structure osseuse est recouverte presque partout d'une couche épaisse de terre grise, de terre noire, ou de glaise sablonneuse; rarement le squelette du globe apparaît à découvert.

Pour les quatre-vingts milles suivants, la forêt, quant aux espèces de bois, est à peu près la même; seulement les proportions de grosseur et de grandeur diminuent quelque peu en approchant de la baie. La rivière, considérablement accrue, s'est creusé un lit profond, et descend entre des côtes qui ont une élévation de cinquante à soixante pieds; on voit sur les flancs de ces remparts naturels le travail des inondations du printemps et le ravage des glaces à la saison de la débâcle. En quelques endroits, les articulations et les côtes granitiques du globe sont mises à nu, et l'on peut étudier la composition en même temps que constater la solidité de la charpente terrestre. Généralement, pourtant, les rivages sont taillés dans des bancs de glaise bleue ou grise, recouverts de quelques pieds d'une marne jaune, riche, grasseuse. Il n'y a pas de montagnes; mais, ici et là, de légères collines élèvent leur tête, des mamelons présentent leurs croupes arrondies. L'intérieur offre-t-il un terrain accidenté? Je l'ignore, je suis porté à le croire.

Quant à cette seconde section, je ne doute pas que, dans un avenir plus ou moins rapproché, quand les intérêts commerciaux ou les produits des mines auront ouvert des communications rapides avec la baie d'Hudson, ces forêts ne fassent place à des fermes riches et opulentes. Le sol y est généreux, le climat favorable; au reste, l'expérience a apporté la preuve irrécusable des faits, par ce que l'on voit de culture réussie à New-Post, dans une des parties les moins favorisées du pays en question.

Conclusion: Plateau de la hauteur des terres, cultivable seulement en de rares endroits et peu avantageux pour les céréales; bords de la baie, pays d'élevage pour les bestiaux, sol trop froid pour la culture en grand; section intermédiaire, terre et climat favorables à l'agriculture, immense lisière de pays capable de nourrir des millions d'habitants. C'est le domaine de nos compatriotes, ils n'ont qu'à le vouloir pour s'emparer de cet héritage. O Canadiens! continuez de vous avancer vers le nord en bataillons serrés: *crescite et multiplicamini*, l'espace dans votre pays ne manque pas.

CHAPITRE XVI

Des sources du Saint-Maurice a Kikendatch.

*Sur le Saint-Maurice. — Obidjiwan. — Chemin de raccourci.
— Trois rapides et deux lacs. — Arrivée à Kikendatch.*

Le samedi se passe sans incidents et le dimanche 3 juillet le soleil se lève rayonnant. Une rosée abondante dégoutte des herbes et des feuilles ; c'est aujourd'hui la fête du Précieux-Sang : " Saluons ces blessures de Jésus Christ, gages d'un amour immense, d'où s'échappent des fontaines inépuisables d'un sang réparateur."

*Salvete, Christi vulnera,
Immensi amoris pignora,
Quibus perennes rivuli
Manant rubentes sanguinis.*

A sept heures, nous nous embarquons sur la crique dont le cours nous conduit au Saint-Maurice.

A deux heures, les eaux du Saint-Maurice nous reçoivent au moins pour le reste du jour. Après avoir traversé un lac, nous sautons trois rapides consécutifs. Au bas du premier, Monseigneur dit :

" — Vraiment, c'est majestueux !"

Le second voulut sans doute mériter pareil éloge, il lança par dessus bord une vague qui enveloppa les genoux de Sa Grandeur ; il ne réussit qu'à arracher une exclamation que, en toute vérité, je ne puis appeler d'admiration. Le Père Guéguen remarqua : " Vous êtes chargés de nous bénir ; à vous seul le ciel envoie l'abondance de sa rosée."

Nous entrons dans un lac suivi d'un autre lac. Sur notre gauche, des collines, longues et séparées par de larges vallons, laissent voir leurs flancs couverts d'un feuillage épais. Après avoir voyagé trois jours dans une immense plaine, nos yeux se réjouissaient de ces accidents du terrain, mais le sol est partout composé d'un sable sec et maigre.

Il est six heures, nous venons de souper. Le soleil se couche dans les nuages, et l'air se rafraîchit ; il fait bon, la tête découverte, réciter les *Ave Maria* du chapelet.

Sur une eau noire et calme, resserrée entre des rives assez rapprochées, neuf avirons, en une cadence rapide, poussent en avant le canot, qui trace son sillon, laissant derrière lui, comme un bateau à vapeur, une vague houleuse qui va se perdre en des ondulations multipliées. La montagne de *Kikendatch* est en vue, nous arriverons bientôt.

La nuit descend des nuages avec ses voiles qui vont s'épaississant; nous apercevons dans le lointain des lueurs indécises qui s'élèvent et s'abaissent, les feux du campement doivent être nombreux. Nous entonnons l'*Ave Maris Stella*, et les notes graves de la prière s'étendent sur la rivière silencieuse. Tout à coup, sortant de l'obscurité, comme autant de fusées, nous voyons s'élancer une vingtaine de jets de flammes; puis vingt coups de fusil retentissent à nos oreilles; c'est l'artillerie de *Kikendatch* qui salue l'arrivée du gardien de la prière.

La lune discrète envoie un de ses pâles rayons à travers une vapeur légère et enveloppe cette scène de mystérieux. Vingt-quatre tentes de toiles blanche sont dressées en ligne le long de la côte; les pavillons sont suspendus aux mâts des deux chefs, une centaine de personnes pressées les unes contre les autres attendent au quai, bâti pour la circonstance. L'évêque met pied à terre, tous tombent à genoux, l'envoyé de Dieu entonne les paroles de la bénédiction, et appelle sur son peuple incliné les faveurs du ciel. Voici la cérémonie longue, mais indispensable, de toucher la main à tout ce monde; puis on entend courir dans la foule des chuchotements joyeux, signe du contentement général. Les hommes se multiplient pour transporter nos bagages, les femmes vont et viennent portant à la main de longues torches en écorce de bouleau, les enfants courent, gambadent, crient; tout cela, vu à la lueur des brasiers et des flambeaux, a quelque chose de fantastique. La lune est rentrée derrière ses rideaux, nous allons l'imiter, et nous retirons sous nos tentes qui viennent de se dresser sur leurs pieds. Bonsoir et au revoir.

CHAPITRE XVII

A Kikendatch.

Panorama de ces lieux. — La maison du chef. — Visite au cimetière. — MM. Dumoulin et Harper. — M. Payment. — M. Olsécamps. — M. Doucet. — MM. Maurault et Bourrassa. Les Oblats de Marie-Immaculée.

Lundi, 4 juillet. — Kikendatch veut dire “là où il y a un cypès.” En fait de cypès, il n’y a plus dans l’endroit que des avortons, qui ne méritent aucunement une mention honorable. Mais les anciens disent qu’on voyait ici autrefois un géant sombre à la tête conique, dont le souvenir reste aujourd’hui gravé dans le sol qui l’a nourri.

Kikendatch est une pointe, parsemée de cailloux qui montrent leurs têtes rondes au-dessus des foins, veuve de gros bois, n’ayant pour tout édifice que la maison du chef.

Le poste de la Compagnie l’a abandonnée depuis trois ans ayant passé par le feu, il fut rétabli à deux milles plus bas, sur la rivière, où les bois de construction étaient plus abondants. Mais, comme site, *Kikendatch* est superbe : il a une vue de deux milles sur la rivière qui fait une courbe élégante, qui s’épand en baies gracieuses, qui est entrecoupée d’îles basses couvertes de grands foins, s’étendant comme de longues plates-bandes de verdure, sous les formes les plus bizarres. Le fond du tableau est fermé par un rideau de collines s’élevant en gradins et s’entr’ouvrant de distance en distance pour laisser voir en arrière une muraille de montagnes bleues.

* * *

Cette nuit, j’entendis la pluie tomber par torrents sur la toile de notre tente, j’en fus heureux ; car je supposai que cette inondation calmerait les ardeurs de cette race sacrilège qui s’est donné la mission de nous tourmenter : maringouins, cousins, mouches, moustiques, mousquites, brûlots, poux, punaises, puces, quel nom leur donnerai-je ? Ce matin, nous avons des mares d’eau sous notre tente, mais au moins nous avons la paix.

La maison du chef est à l'extrémité d'une avenue de sable que les sauvages ont préparée pour la visite épiscopale. Les murailles intérieures du palais algonquin sont recouvertes avec des écorces de bouleau retenues par des tringles de cèdre, comme nous avons coutume de faire avec le papier goudronné que nous mettons entre le mur et le lambris de nos demeures. Pour convertir la maison en église, on a tendu, presque tout à l'entour et au plafond, des pièces de coton blanc et d'indiennes de couleur, sur lesquelles sont attachées avec des épingles trente et une images bien comptées ; une grande table sert d'autel. Dans cette enceinte de vingt pieds sur vingt, se pressent près de cent personnes.

Dans l'intervalle qui séparait les messes, une mère s'avisait de faire réciter tout haut ses prières à son petit garçon de sept ans ; il les fit longues, lentement et bien. Monseigneur lui donna une médaille pour le récompenser. Ce fut une invitation aux autres mères ; les prières des petits enfants succédaient aux prières : autant de récompenses, autant de médailles.

Monseigneur dit la messe de l'octave de saint-Pierre. L'épître, en rapportant l'histoire de ce qui se passait du temps des apôtres, racontait ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux :

“ Cependant, il se faisait par les apôtres beaucoup de miracles et de prodiges parmi le peuple, et tous, animés d'un même esprit, ils s'assemblaient au portique de Salomon, sans qu'aucune autre personne osât se joindre à eux. Le peuple pourtant les louait hautement. Et le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur, tant hommes que femmes, s'augmentaient de plus en plus ; on allait jusqu'à exposer les malades dans les rues, et on les mettait sur des lits et des couchettes, afin que, quand Pierre viendrait à passer, son ombre du moins touchât quelqu'un d'eux, et qu'ils fussent guéris de leurs maladies. On venait aussi en foule à Jérusalem des villes voisines, et on apportait les malades, avec ceux qui étaient tourmentés par les esprits immondes, et tous recouvraient la santé.”

Il n'est pas besoin d'un long commentaire pour faire saisir les traits de ressemblance entre les deux occasions.

Deux malades, une vieille femme et un jeune garçon, furent apportés par quatre hommes sur leurs lits, non pas dans leur couchette, mais dans leur couverture; ils furent déposés au pied de l'autel, furent confirmés et restèrent là couchés pendant tout le temps de la messe et de l'instruction. Recouvreront-ils la santé? Dieu ne juge pas toujours à propos de faire un miracle pour prolonger une vieillesse extrême, ou pour arrêter les progrès d'une consommation galopante. Dans tous les cas, la grâce a fortifié leur âme, et les a fait boire à la source de la santé spirituelle, la véritable, la seule eau de Jouvence.

A 11 heures, eut lieu la visite au cimetière. Nous partons de la maison en procession, chantant, et serpentant sur le flanc d'un coteau, dans une large allée où les sauvages ont enlevé le gazon et ont répandu une poudre de sable jaune; par là, ils ont voulu honorer celui qui les visite au nom du Seigneur. La clôture du cimetière est propre, la grande croix magistrale; la plupart des petites croix plantées sur les tombes ont été renouvelées; j'en ai compté trente-huit, dont vingt-cinq toutes neuves. Ces chrétiens de Kikendatch, après avoir passé leur vie sous les ombrages des bois, viennent dormir leur dernier sommeil sur un plateau découvert. A la porte du cimetière, en dehors de l'enceinte, une clôture de six pieds carrés protège un cadavre enfoui là depuis quinze ans. Cet homme avait vécu plusieurs années, dans un crime public, il se convertit avant de mourir; mais les sauvages ne jugèrent pas sa pénitence suffisante, et ils voulurent donner une leçon aux générations à venir par un exemple sévère. Devant moi marchaient plusieurs femmes, les unes portant leurs naganés sur le dos, les autres ayant leurs bébés dans les bras, d'autres charroyant à cheval sur leur cou de grands enfants de cinq ou six ans. Personne ici ne trouve rien de singulier dans ces allures; quand on assiste à une cérémonie, tout le monde y prend part, jusqu'aux petits chiens, qui trottinent dans l'herbe à nos côtés.

* * *

Je retrouve ici, toujours vivants, le souvenir et le nom d'un compatriote, d'un co-paroissien, presque d'un parent,

qui a porté la bonne nouvelle de l'évangile dans cette mission, il y a près de cinquante ans, M. l'abbé Payment, moine curé de Charlesbourg, près de Québec.

Cependant, M. Payment n'était pas le premier prêtre qui visitait le haut du Saint-Maurice. En 1837, M. Dumoulin et M. Jacques Harper partaient, le 13 juin, des Trois-Rivières, et arrivaient à Wemontaching le jour de la Saint-Pierre. Les sauvages se trouvaient réunis au poste; ils étaient tous païens, les enfants exceptés. Il paraît que précédemment l'endroit avait été visité par un M. Boucher. Cette année-là, les deux missionnaires baptisèrent vingt-un enfants et deux adultes et ils bénirent deux mariages. De là ils se rendirent à *Obidjwan*, poste aujourd'hui abandonné, qui se trouvait aux environs du lac *Aiabé*; mais ils n'y rencontrèrent pas les sauvages alors dispersés dans les bois. Le Haut du Saint-Maurice avait une population rouge de cent quatre-vingts à deux cents âmes; aujourd'hui les Têtes-de-Boule comptent deux cent soixante-deux têtes, ce qui est une augmentation de près d'un tiers; merveille en pays sauvage, où la population va généralement en décroissant. Il est vrai que la race s'est largement retrempée à la source féconde du sang canadien; il est ici bien peu de familles qui ne soient métisses par quelque côté.

En 1838, MM. Dumoulin et Harper arrivèrent à Wemontaching le 20 juin. Dans un grand conseil, il fut résolu que la chapelle serait fixée à Kikendatch, ce lieu paraissant le plus central. M. Harper resta seul à Wemontaching; où il fit dix-neuf baptêmes d'enfants. Aucun adulte ne fut admis au sacrement de la régénération. Ils ne le méritaient guère; ils passaient le temps pour la plupart dans les excès de l'ivrognerie et dans les sortilèges de la jonglerie, se moquant des avis du missionnaire.

En 1839, en se rendant à la mission, M. Harper se noya aux Petites-Pointes sur le Saint-Maurice; après cet accident, M. Dumoulin retourna aux Trois-Rivières. Les sauvages s'impatientaient d'attendre les deux robes noires. En apprenant la nouvelle de la mort de M. Harper, les bons se désolèrent; les méchants, et c'était le grand nombre, restèrent frappés de stupeur. Ils attribuaient cet accident à leur

mauvaise conduite. Ils furent touchés du dévouement de l'homme de Dieu qui avait donné sa vie pour leur salut dès ce moment. ils se montrèrent plus dociles.

Cette année, ils n'eurent pas de mission, mais le sacrifice et la prière du martyr du devoir eurent plus d'effet pour la conversion de ce peuple qu'auraient pu en avoir peut-être ses prédications.

Jusqu'en 1846, les missions furent visitées avec fruit par des missionnaires dont le nom est salué avec admiration par la reconnaissance des sauvages.

Depuis, ces missions du Saint-Maurice ont été un champ de mérites et de difficultés, cultivé exclusivement par le zèle des Oblats de Marie-Immaculée. L'histoire en est racontée dans les pages des Annales de cette Congrégation. J'espère un jour, pouvoir en faire un résumé pour l'édification des lecteurs qui nous ont suivis dans ce voyage.

Les quelques détails que je viens de donner sur l'origine des églises de Kikendatch et de Wemontaching ont été puisés dans les notes du P. Guéguen.

CHAPITRE XVIII

De Kikendatch a Wemontaching.

*Le rapide Akik et l'hôtel du Rapide.—Une journée de pluie.—
Caractère national.*

Mardi, 5 juillet.—Nous sommes partis hier à deux heures pour venir coucher à dix milles plus bas sur la rivière, arrêtés par un orage.

Aujourd'hui, de cinq heures à une heure, nous faisons sept portages dont le plus long à un demi-mille, le plus court un demi-arpent.

Le sol subit ici une dépression considérable; décidément nous avons quitté le plateau de la hauteur des terres. La rivière coule entre des collines dont les formes variées, avec des baies arrondies et les enfoncements sombres qu'elles déterminent, embellissent le paysage, assez semblable à celui du haut de l'Ottawa.

En bas du premier rapide, nous passons à l'embouchure de la rivière des Sorciers, qui vient se jeter dans le Saint-

Maurice sur notre gauche. En remontant les Sorciers, on arrive à la Chomochouane, qui nous conduit au lac Saint Jean, en sept, huit ou neuf jours, selon l'intensité de la vapeur.

Le dernier rapide s'appelle *Akik* (La Chaudière). La rivière se rétrécit entre deux rives de granit solide et rude ; les eaux, arrivant à grande vitesse, sur un plan incliné, se précipitent, de cascade en cascade, au bas de quatre marches de pierre d'au moins dix pieds chacune. Les flots sont divisés, brisés ; ils luttent contre un obstacle et reviennent sur eux-mêmes en vagues écumeuses ; ils jaillissent en aigrettes argentées. Ce n'est plus un murmure, c'est un bruit assourdissant ; vous parlez à tue-tête dans l'oreille de votre voisin, à peine vous entend-il.

Monseigneur jugea la chute sauvage digne de son instrument ; il en prit la photographie d'un flot situé au milieu des vagues frémissantes ; il s'y rendit dans un petit canot d'une brasse et demie, léger, remuant, roulant. J'admire ce que peuvent l'habitude, et aussi peut-être l'enthousiasme de l'art. Tel qui, il y a trois ans, ne pouvait mettre le pied, sans frissonner, dans un grand canot de quatre brasses sur une eau calme, s'aventure aujourd'hui au sein des flots écumants sur une écorce de neuf pieds.

Le soir, nous avons parcouru soixante milles depuis Kikendatch ; six nous séparent de Wemontaching. Cette après-midi, quand la rivière était calme, nous apercevions, dispersés çà et là, les uns plus en avant, les autres plus de côté, jusqu'à quinze canots, tous ramant dans un même sens et pour un même but. Ce soir, soixante-quinze personnes logent à l'hôtel du Rapide : nos deux tentes sont juchées au sommet d'une côte élevée, c'est la haute ville ; dix-huit autres sont échelonnées sur la grève, c'est la basse ville, ville du mouvement, de la joie et des éclats bruyants ; et aussi ville de la prière ; car c'est là, qu'à la tombée de la nuit, nous nous agenouillons tous autour d'un grand feu, au-dessus duquel bouillent cinq chaudières, autour duquel cuisent dix galettes, pendant que les enfants et les petits chiens circulent entre nos jambes. Dans aucun temple je n'ai vu une tenue plus recueillie, des chants plus pieux, une prière plus fervente. — 231 —

Il a plu tout le jour ; les orages succédaient aux orages, qui n'étaient séparés que par de courts intervalles d'un soleil brûlant. Le tonnerre roulait terrible de collines en collines, le ciel semblait se fondre sur nos têtes. Nous reçûmes toutes ces averses sans broncher. Pour soutenir le courage de nos hommes, nous repassâmes presque tout le répertoire des chansons nationales.

La nation canadienne, encore aux premiers âges de son existence, a toute la gaieté insouciantè de l'enfance, la mélancolie rêveuse de la jeunesse qui regarde l'avenir à travers le prisme des espérances et des illusions, la poésie simple de la grande nature qui l'entourne, et la courtoisie du Français dont elle descend.

Prenez part à nos soirées d'hiver, à nos réunions de famille, et dites-moi s'il est sur la terre une population qui sait mieux s'amuser. Suivez le jeune homme le dimanche, quand il met sa chemise fine et qu'il part avec sa belle voiture pour aller voir sa fiancée et vous serez témoin d'une politesse de manières, d'une délicatesse de sentiments, d'une grâce de paroles, inconnues ailleurs dans les mêmes classes de la société. Les difficultés de notre existence nationale, les guerres continuelles des Iroquois, les douleurs de la conquête, les luttes avec la bureaucratie anglaise, les difficultés du présent, les incertitudes de l'avenir, tout a contribué à répandre sur la gaieté canadienne une nuance de défiance, d'inquiétude et de mélancolique tristesse.

Peut-on souhaiter poésie plus biblique que les mœurs douces, tranquilles, calmes et patriarcales de nos campagnes ?

Mercredi, 6 juillet.—La pluie a tombé toute la nuit : à six heures elle était encore torrentielle. Que faire ? Rester sous ses couvertures.

À sept heures, elles nous donna un moment de répit, juste assez pour prendre une bouchée, plier bagage et partir ; puis elle reprit de plus belle. Peu importe, dans une heure et demie nous serons au port.

Voici venir deux canots, celui du Frère Tremblay qui est à Wemontaching depuis le 1er juin pour veiller aux travaux de l'église, et celui de Sévère, le riche Sauvage du Saint-Maurice. Toute la nation aurait bien aimé venir au devant

de Sa Grandeur, mais le mauvais temps l'a forcée à se contenter d'une députation.

CHAPITRE XIX

A Wemontaching.

Un beau vallon.—Arrivée.—Le palais épiscopal.—Adieu de nos hommes.—Nouvelles de l'extérieur.—Entrée solennelle.—Ella.

Wemontaching est un vallon presque circulaire, d'un mille environ de diamètre, ceint d'un cordon de montagnes dentelé de quinze sommets. Au fond de la vallée, la *Manawân*, "là où l'on ramasse des œufs," qui vient de recevoir la rivière du Ruban et le Saint-Maurice, réunissant leurs eaux, les répandent entre nombre d'îles basses et couvertes de foin. Sur la gauche on voit les sept bâtiments de la Compagnie, entourés de leurs champs de patates et d'avoine; sur la droite, par delà un petit ravin, s'étend la commune des sauvages: cinq maisons avec la chapelle y forment un demi-cercle parfait, au dedans duquel deux longues rangées de tentes sont alignées en un triangle, dont la rivière est la base. A la pointe du triangle la maison de l'ancien chef servira de palais épiscopal pendant la mission. Un chemin, balisé avec de petites épinettes aux branches desquelles sont attachés des rubans, conduit du rivage au presbytère, et du presbytère à la chapelle. La maison de Dieu, toute neuve à l'extérieur, couverte en bardeaux, à côté du champ des morts, regarde fièrement les îles.

Nous doublons la pointe en chantant l'*Ave Maris Stella*. M. Paterson, le commis de la Compagnie, est sur le quai; nous descendons un instant pour lui donner la main, ainsi qu'à un groupe d'Américains qui font partie d'une commission officielle; puis nous continuons notre route et notre chant en l'honneur de la reine du ciel.

Cinquante soldats, ou plutôt cinquante chasseurs, disposés sur une seule ligne, le long de la côte, tirent un feu d'entfilade qui n'a pas d'arrêt. Quatre pavillons français flottent au débarcadère, un pavillon anglais ombre de ses plis la chapelle. Le grand chef, J. B. Boucher, portant son bel

habit de drap bleu galonné en or et sa grande médaille d'argent sur la poitrine, reçoit Sa Grandeur avec une aisance qu'on n'attendrait pas chez un sauvage, aussi a-t-il du sang blanc dans les veines ; puis vient le gros chef de la Manawan, qui n'a, lui, au cœur, que du sang rouge. Nous nous avançons entre deux rangs de sauvagesses et de sauvageons agenouillés. La pluie continue toujours à tomber en rosée fine et pressée ; mais elle ne dérange rien au cérémonial, que le chef indien a décrété. Cependant le Gardien de la prière remet à plus tard l'entrée solennelle, lorsque le soleil voudra bien prêter à la cérémonie l'éclat de ses rayons : assez longue déjà a été notre procession sous les orages et les ondées.

Nous sommes installés ici pour douze jours dans une assez bonne maison, de vingt pieds carrés, que le Frère Tremblay a préparée très convenablement. Le plancher est jaune comme celui d'une habitation canadienne ; nos coffres disposés tout autour de la salle unique servent de sièges ; des clous plantés dans le mur supportent nos vêtements, qui en sont les ornements : la porte de l'ancienne chapelle, montée sur des tréteaux, est transformée en table ; nos repas aujourd'hui ont été servis royalement par le chef, son frère Sévère et Louis Petchikoni. Comme les murailles ont des fissures qui laissent passer les maringouins, nous avons fait dresser nos tentes sur l'herbe ; notre sommeil n'en sera que meilleur, sur un matelas de sapins, rafraîchi par le souffle du grand air.

* * *

Jeudi, 26 juillet.—Journée que se disputent la pluie et le beau temps. La mission est entrée dans les travaux de la routine ordinaire. Monseigneur a chanté ce matin une grand'messe de *requiem*, service funèbre pour une femme morte dans le cours de l'année. Ce soir, comme il se trouvait plusieurs Canadiens à la prière, j'ai donné une courte instruction en français. Il était plaisant, après l'exercice, d'écouter les éclats de rire argentins de cette foule qui regagnait ses tentes au clair de la lune.

Nos hommes, si pressés de retourner à *Kikendatch*, ne sont partis que cette après-midi.

Seul, Piten, de Témiscamingue, continue le voyage avec nous. Il a quitté Albany, il y a trois ans, pour les grands pays, et voilà que, comme Télémaque, fils d'Ulysse, il verra le Nil et Thèbes aux cent portes, le Saint-Laurent et Montréal.

Pierre Thomas a laissé à Monseigneur sur un grand papier de bouleau une lettre de remerciements. En voici la teneur :

“Moi qui reste au Grand-Lac, et nous qui restons au lac Barrière, nous t'écrivons à toi qui es le gardien de la prière à Pembroke. Nous te remercions de la faveur que tu nous as faite en venant nous voir. Pour l'avenir, nous te demanderons la grâce d'avoir quelqu'un pour nous instruire plus longtemps. Jusqu'à cette heure, la robenoire n'a pu rester assez longtemps avec nous. Je continuerai à travailler à l'église. Voilà ce que j'avais à te dire, afin que tu nous fasses instruire toujours de plus en plus, et que tu écoutes favorablement ceux qui reconnaissent leur état de misère. Plaise au ciel que le Grand Esprit nous favorise assez pour que nous voyions notre prière exaucée ! Maintenant nous te saluons dans le Seigneur, nous, tes enfants.”

Vendredi, 8 juillet.—Un soleil brillant argente la rivière, verdit l'herbe, bleuit les montagnes, azure le ciel et réjouit les cœurs. Peut-on souhaiter meilleur temps pour l'entrée épiscopale ? Quoique arrivé depuis deux jours, Monseigneur ne voulait pas priver les sauvages de l'édification de cette cérémonie. A cinq heures, le chef, en bottes fines, un rateau à la main, prépare le chemin par où doit passer l'évêque. La croix de procession arrive, suivie de cinq sauvages en surplus, qui forment le clergé de Wemontaching ; c'est une croix solide, comme la couronne des rois lombards ; elle est en fer. Au départ, une décharge ébranle la maison. Sa Grandeur s'avance entre deux rangées de personnes agenouillées qui se relèvent pour l'accompagner. A la porte de la chapelle, une seconde décharge ébranle la voûte. La mission est placée sous la protection de sainte Rose ; il est dit dans son oraison qu'elle fleurit dans les Indes ; eh bien ! qu'elle protège les Indiens du Saint-Maurice et répande parmi eux l'odeur de ses vertus !

Le chef a convoqué une assemblée de la nation pour voir

si *Ella* est en état de nous descendre aux Piles, et *Ella* n'a pas été trouvée assez solide pour lui confier nos personnes dans les péripéties des nombreux rapides qu'il nous reste à sauter. *Ella* est l'embarcation qui nous a conduits du Grand Lac ici. Après délibération, le canot est remis sur le chantier.

Visite des tentes. — Election d'un chef. — Recueil de prières et de cantiques. — Le catéchisme. — Le chemin de la croix. — La bibliothèque Crise. — Ours. — Les Jeux. — La procession du Saint-Sacrement. — Pénitence publique. — Adieux de Monseigneur. — Le Départ.

Samedi, 9 juillet. — Mgr Lorrain a commencé aujourd'hui la visite des tentes. Les maisons en toile sont au nombre de cinquante-sept. Elles sont larges et grandes, pouvant contenir cinq, six et huit personnes. La population totale de la ville s'élève à deux cent soixante âmes. Tous ces sauvages appartiennent à la même tribu, à la même langue ; cependant ils sont campés en quatre groupes différents, selon les rivières qu'ils habitent et les forts qu'ils fréquentent.

Deux fois par jour, le P. Dozois fait le catéchisme à la jeunesse ; comme il n'est pas encore très familiarisé avec les particularités de ce dialecte, il emploie les services d'Alexis, sauvage bien instruit dans la religion, qui sans avoir jamais fréquenté aucune école normale, a toutes les manières d'un pédagogue. Au catéchisme se rattachent la lecture et le chant. Cinq ou six petits garçons et autant de petites filles sont constitués sous-maîtres, et, un livre à la main, enseignent un groupe de leurs compagnons ou de leurs compagnes, pressés autour d'eux ; des prix sont promis, non seulement aux élèves qui feront le plus de progrès, mais aussi aux professeurs qui auront poussé davantage leurs écoliers. Une heure durant, on n'entend par toute la chapelle, que *pa, pé, pi, po, ma, mé, mi, mo*. Dans les douze jours de sa mission, le Père n'a pas le temps de faire faire à ses pupilles leur rhétorique et leur philosophie ; mais il aura inspiré les éléments et le goût de la lecture, puis ces leçons seront continuées sous la tente : c'est ainsi que toute une nation sauvage apprend à lire. Quant au chant, l'ardeur est si grande, que ces enfants

ne se contentent pas des exercices qu'on leur donne à la chapelle ; ils regagnent leur tente en chantant ; et ils répètent pendant des heures les cantiques qu'ils ont exercés.

Dimanche, 10 juillet.— Cette après-midi, une assemblée générale de la nation eut lieu pour élire un chef, le terme de Jean-Baptiste étant expiré. Trois candidats étaient sur les rangs : Jean-Baptiste Boucher, chef sortant de charge, Charles Rikatadi, de Coucoucache, et Joseph Rochelot, de Manawan. Le chef de Wemontaching commande à tous les autres, c'est le *kitchi okimaw*. Il fut convenu que celui qui réunirait plus de suffrages serait le grand chef, les deux autres restant ses assistants. Rikatadi obtint vingt-six votes, Jean-Baptiste douze et Rochelot quatre.

La médaille d'argent est attaché sur la poitrine du nouvel élu. D'après le cérémonial, les sauvages exécutent autour de lui la danse de guerre, et à tour de rôle ils viennent lui presser la main. Quand tous furent assis, Jean-Baptiste se lève et dit qu'il n'accepte pas d'être le second (César ne pensait pas autrement), et que pour Rikatadi, au lieu d'agréer des honneurs, il ferait bien mieux de lui payer ce qu'il lui devait. Rikatadi piqué dépose la médaille, et répond qu'il ne veut pas d'un pouvoir que tous ne respectent pas. Nous voici dans un interrègne, sans gouvernement ; il est probable que les choses n'en iront pas plus mal. N'est-ce pas que ça se passe un peu comme chez les blancs ?

* * *

Lundi, 11 juillet.— De gros nuages gris, à plusieurs couches, recouvrent le firmament, le beau temps va-t-il enfin revenir ? Depuis deux jours les cataractes du ciel sont ouvertes ; ces deux dernières nuits, nous avons dû émigrer de la tente à la maison.

J'entends prier, j'entends chanter les enfants du P. Dozois ; cela me donne l'idée d'examiner à fond leur *Recueil de prières et de cantiques*, volume de format in-12, de 277 pages bien remplies. Le livre s'ouvre par la prière du matin, celle du soir, les prières de la messe, enfin prières diverses et très complètes au nombre de vingt-neuf, couvrant quatre-vingt sept pages. Suit la traduction de seize psaumes, ceux qui

servent à chanter les vêpres à tous les dimanches et fêtes de l'année. Puis viennent dix-neuf hymnes : *Jesu, redemptor omnium* ; *Jesu, dulcis memoria* ; *Vexilla* ; *Sacræ familiæ* ; *Veni creator* ; *Pange lingua* ; *Ave Maris Stella* ; *Te Joseph celebrent* ; *Iste confessor* ; *Exultet orbis gaudiis* ; etc. etc. Enfin les cent quarante-cinq dernières pages renferment cent quatre-vingt-dix-sept cantiques sur l'amour de Dieu, sur l'enfance de Jésus, sur le retour du pécheur, sur la résurrection du Sauveur, sur le bonheur du ciel, sur la sainte Eucharistie, sur les perfections et la puissance de Marie, sur la fête des principaux Saints : saint Joseph, saint Pierre, saint Louis, saint Philomène. Non seulement les cantiques sont la traduction des strophes françaises sur l'air desquelles ils se chantent, c'est encore l'exposé complet d'une maxime de la morale chrétienne, c'est le développement dogmatique d'une vérité ou d'un mystère de la religion. Ces cantiques sont devenus les chants favoris de la nation : ils sont fredonnés dans leurs canots, ils soutiennent les Indiens dans leurs courses pénibles ; ils abrègent et égaiant leurs longues veillées d'hiver.

Un petit opuscule contient le chemin de la croix. C'est une traduction, mais tout à fait dans le génie de la langue algonquine, de notre Chemin de la croix, composé, pour chaque station, d'une méditation, d'une prière et d'un cantique. C'est en relisant cette histoire douloureuse des souffrances de Notre-Seigneur que les sauvages apprennent à leur juste valeur le prix de leur âme et l'importance du salut. Aussi, Monseigneur attache-t-il une grande importance à l'érection, dans chaque chapelle, des stations de la voie du calvaire.

Si à ces livres vous ajoutez les *chants annotés* et le *calendrier* dont j'ai déjà parlé dans mes correspondances précédentes, vous avez toute la bibliothèque algonquine. Chaque famille la possède en son entier : on ne trouve pas dans la mission cinq grandes personnes qui ne sachent pas lire. Cette connaissance générale de la lecture explique, du moins en partie, l'instruction religieuse que l'on rencontre chez les sauvages à un degré étonnant, si on considère qu'ils n'entendent la parole du prêtre qu'une seule fois dans le cours de l'année. Chose admirable ! dans ce coin inconnu du globe, tout le

monde sait lire et ce peuple sauvage pourrait rendre des points, même aux fiers Américains, qui se vantent, entre toutes les nations de la terre, d'avoir fait pénétrer le plus avant dans les masses l'enseignement primaire.

* * *

Mardi, 12 juillet.—Passons aujourd'hui à la littérature crise; elle se sert de caractères que vous appellerez, comme il vous plaira, hiéroglyphiques, ou sténographiques, ou syllabiques. Chaque signe exprime une syllabe; et selon qu'il est couché, à droite, à gauche, en haut, en bas, il donne le son d'une des quatre voyelles en usage dans l'alphabet cris: e, i, o, a. Exemple: U te, □ ti, ⊃ to, ⊣ ta; V pwe, Δ pwi, > pwo, < pwa. Je ne puis multiplier les exemples; car, dans les cases des imprimeries ordinaires, les caractères me font défaut.

Ainsi lisent les sauvages de Mékiskan et de Waswatipi.

Ceux de Wemontaching, dont la langue est une des mille variantes du cris, ne comprennent que les lettres françaises: aussi se servent-ils des livres algonquins. La question est aujourd'hui à l'étude pour savoir quels livres déjà imprimés pourraient leur être plus utiles; m'est avis que le plus court serait de traduire l'algonquin et de l'imprimer en leurs dialectes.

Le parler de Wemontaching est dur et énergique, on croirait entendre des Iroquois. Ils ont l'r qu'ignorent les Cris de Waswanipi et d'Albany. Pour *namawia*, (non), ils disent *namawira*. Le mot algonquin *onagan*, plat, se prononce plus doux à Waswanipi, *oiagan*, et plus rude à Wemontaching, *oragan*.

La bibliothèque crise, pour cette partie du pays est moins riche que l'algonquine; elle ne comprend, que: 1o le "recueil de prières, catéchisme et cantiques," petit volume in-18 de 108 pages; 2o le Chemin de la croix; 3o une traduction de quelques sermons de Mgr Baraga. Ce dernier livre toutefois est un trésor de dogme et de morale, mis à la portée des enfants des bois.

Les Waswanipiens et les Wemontachinois se servent, souvent sans le comprendre, d'un calendrier qui n'est pas dans leur langue.

Monseigneur s'intéresse beaucoup à la diffusion de cette source d'instruction, la seule où puissent s'abreuver ses ouailles des forêts. Une copie est laissée dans chaque famille avec invitation de l'apprendre par cœur et de la répéter tous les jours. C'est l'obole de prières que le sauvage apportera pour le triomphe de l'Eglise ; c'est le denier de la veuve qui contribuera peut-être plus à la reconstruction de la société nouvelle que toutes les richesses de science et de savoir-faire des pays civilisés.

Toutes ces impressions coûtent cher, surtout celles qui sont en caractères syllabiques. Quand le P. Lebret fit imprimer quelques-uns de ces livres en 1866, Mgr Bourget autorisa des quêtes par tout son diocèse, Ames charitables, voici un objectif digne de vos dons. Mgr Lorrain se ferait un plaisir de vous envoyer quelques exemplaires des livres que vous auriez mis au jour ; vous les conserveriez dans votre bibliothèque comme le témoignage et le souvenir d'une bonne œuvre.

* * *

Mercredi, 13 juillet.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

Nous sommes retournés depuis deux soirs sous la tente, frais séjour du sommeil. Si je n'ai pu dormir, je soutiens que la faute en est aux chiens, criant, jappant, hurlant, se battant, se dévorant, qui ont mené, du soir au matin, un vrai sabbat. Monseigneur dit que cette insomnie est due aux grillades d'ours que nous avons mangées au souper ; il est vrai qu'elles étaient tendres, succulentes, et qu'elles auraient outre mesure les capacités de l'appétit. Mais un point sur lequel nous nous accordons, c'est qu'il aurait suffi, pour servir de réveille-matin, de cette myriade de brûlots qui infestaient la tente et nous brûlaient la peau, ennemi presque invisible, poussière de feu, qui s'introduit à travers les couvertures les plus épaisses.

* * *

Nous vivons ici au milieu des ours, comme dans les campagnes de Montréal vous vivez au milieu des moutons. De vastes pays découverts, où croissent les bluets, sont leurs pacages favoris; ils fournissent à toutes les cuisines la viande de boucherie. Il n'est pas de chasseurs qui n'en abattent, dans leur année, dix, quinze ou vingt. L'ours ne se défend que lorsqu'il est attaqué, mais alors il est terrible. Il ne dévore pas de ses dents, mais saisissant son ennemi entre ses deux bras vigoureux, il lui déchire, il lui laboure les entrailles de ses pattes de derrière. Vérité de la Palisse: il vaut mieux rencontrer l'ours dans son assiette, que dans la forêt.

Tous les jours nous avons l'occasion de voir quatre jeunes oursons, mal léchés, qu'on élève au bout de la chaîne, et qui s'exercent pendant des heures entières à faire la culbute et mille tours gracieux. J'aime bien mieux ce gentil vison qui habite, tout-à-fait apprivoisé, sous la tente de *Maiocé*. Il est vif, sémillant, toujours aux aguets, toujours remuant, avec un nez de belette et des yeux de lynx; long, fluet, soyeux, il vous glisse, il vous coule entre les mains comme une anguille limoneuse; vous diriez une couleuvre vêtue de poil.

Les jeux. — La procession du Saint-Sacrement. — Pénitence publique. — Les adieux de Monseigneur Lorrain. — Le départ.

Les exercices gymnastiques sont en grand honneur dans le camp. Entre les offices religieux, la jeunesse passe le temps à jouer aux barres ou au croquet. Ces grands jeunes gens bondissent dans la plaine comme des chevaux indomptés. Gare à la tente où la balle s'introduit par hasard, la foule en courant s'y précipite, c'est une véritable invasion: lits, couvertures, branches de sapins, tout est bouleversé, tout est fouillé par vingt bâtons qui n'entendent pas raison. Les femmes chicanent, menacent; mais déjà le tourbillon, criant, riant, emporté à la suite de la balle, est loin dans la prairie.

Dans le camp des Troyens fugitifs, aux jours des jeux publics, Enée assistait aux courses des compagnons de sa fortune; Nisus et Euryale s'y distinguaient. A midi, tous les

Nisus de Wemontaching, sur l'invitation de Monseigneur, étaient réunis devant le palais épiscopal. Ces jeunes gens sont divisés en trois bandes, les grands, les moyens, les petits. Il s'agissait d'aller toucher une borne à un arpent et demi, sur les bords de la rivière, et de revenir au point de départ. En les voyant courir à perdre haleine, vous auriez dit une troupe de jeunes poulains, jetés au parc après un long hiver, sans bride, la tête en l'air, fendant le vent.

Les courses terminées, Enée, je veux dire Monseigneur, distribue les récompenses. Neuf lauréats se présentent devant lui : l'un reçoit une musique en fer-blanc, un autre un couteau, un autre un cœur en sucre, les autres des joncs d'étain. Puis, Monseigneur, à pleines mains, fit pleuvoir sur l'herbe une pluie de dragées, pour le *vulgus*, la plèbe des lutteurs qui n'avaient pu s'élever jusqu'aux prix. Les Israélites ne couraient pas à la manne avec plus d'ardeur. Se précipitant, se bousculant, étendus à plat ventre sur le gazon, c'était à qui ferait une meilleure récolte de cristaux sucrés. Ah ! quelle fête !

Vendredi, 15 juillet. — A sept heures, sous un ciel bleu et un soleil rayonnant, on fit la visite du cimetière, qui se trouve à deux pas de l'église. La longue procession se déroula autour de l'enceinte funèbre, et s'agenouilla en cercle, pendant que l'évêque se tenait debout au pied de la grande croix. La gaité de la nature contrastait avec le lugubre des chants, la tristesse des ornements et le deuil des oraisons. Mais pendant que nous gémissons et que nous pleurons dans cette vallée de larmes, les saints se réjouissent dans le lieu du repos, de la lumière et de la paix.

Cette après-midi, à deux heures, le Saint-Sacrement sortait de l'église, pour sa promenade triomphale autour de la prairie, sur le foin court et le trèfle blanc ; le parcours pouvait avoir cinq arpents de long. En tête de la procession la croix de fer escortée de deux acolytes ; puis venait la bannière de saint Jean-Baptiste, puis les petits garçons portant chacun un pavillon au bout d'une longue perche, puis la bannière de l'Immaculée-Conception, puis les jeunes filles, puis la grande bannière de la Sainte Vierge, puis les femmes, puis le dais porté par quatre sauvages, sous lequel l'évêque soute-

nait entre ses mains l'ostensoir, marchepied de Jésus-Hostie, puis les hommes. Deux encensoirs faisaient fumer l'encens. De chaque côté du dais marchaient, le corps droit, le chapeau sur la tête, le fusil sur l'épaule, les volontaires de Wemontaching. Le pieux défilé s'avance lentement, entre deux rangées de balises, dans l'ordre le plus parfait. Dix pavillons flottent de distance en distance. Les hymnes succèdent aux cantiques; deux accordéons, aux son moëlleux, permettent aux voix de se reposer.

A mi-chemin a ait été élevé un reposoir en verdure où Jésus s'arrête et bénit son peuple incliné : une décharge générale annonce l'événement aux quinze montagnes voisines ; l'écho roule de sommet en sommet, va, revient et retourne, diminuant, grandissant, ondulant comme des vagues sous le souffle du vent, enfin s'éloignant, s'éteignant, mourant. La procession se relève, et continue à dérouler ses anneaux. Nulle part, dans nos grands centres, on ne pourrait souhaiter meilleure organisation. J'ai vu défilér la procession du Saint-Sacrement dans les rues de Montréal, alors qu'une foule silencieuse se tient debout sur le passage du Dieu fait homme, et que les cloches, sonnant à toute volée, ajoutent à l'éclat des cérémonies et au déploiement des splendeurs, la majesté de leur carillon. A ce spectacle grandiose, malgré soi l'enthousiasme nous envahit. Ici la scène n'a d'autres spectateurs que les anges et Dieu lui-même ; les émotions sont plus tendres, les larmes montent aux yeux ; si vous ne les reteniez, elles couleraient douces, reconnaissantes.

Samedi, 16 juillet. — "Votre tête est comme le Carmel ; vous avez la gloire du Liban et la beauté du Saron." Ainsi l'Eglise, dans un saint transport, apostrophe sa reine, en ce jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Marie vit ce matin cent quatre de ses enfants de Wemontaching s'agenouiller au pied de l'évêque pour recevoir le Saint Esprit.

Avec les grâces du ciel arrive la graisse de la terre. Sur de longues tables, dans la maison de Louis Petikoni, sont entassés les croquignoles, les beignets, longs comme le bras,

jaunes comme de l'or : Monseigneur donne son plat. Il est si copieux qu'il en reste encore, au moins pour demain.

* * *

Dans les premiers siècles du christianisme, on imposait aux grands coupables des pénitences publiques à la porte de l'église. Vous croyez que, à raison du relâchement de la foi, cette discipline est morte depuis longtemps ; pas du tout, elle vit à Wemontaching. Un père et sa fille avaient donné un scandale, les sauvages s'en plaignaient. Ce soir, au beau milieu du chapelet, le Père se lève, solennel ; il prononce une allocution lente, sérieuse, sévère ; il appelle les deux coupables qui s'agenouillent : il leur fait faire des promesses tout haut devant l'assemblée qui est témoin de leur ferme propos ; puis un grand sauvage, l'huissier de l'église, vient les chercher par la main et les conduit, au milieu du silence des assistants frappés de stupeur, sur le perron, à l'extérieur, où ils restent à genoux pendant la fin des prières. J'admirais non la faute, non la faiblesse, mais la force, mais le repentir, mais la religion profonde de cette population qui rend possibles de telles sévérités.

Dimanche, 17 juillet. — Il y eut, à sept heures, trente-cinq nouvelles confirmations. A quatre heures, vêpres. J'éprouvais une véritable délectation à écouter le prophète David chanter en langue crise les louanges de Dieu. Dans la même chapelle, dans une même journée, dans le même exercice, l'Eglise parlait latin, sauvage et français. Saint Jean vit, autour du trône de l'Eternel, disant : "Saint, saint, saint," une troupe de toutes tribus, de toutes nations et de toutes langues.

* * *

Après la bénédiction du saint sacrement, Monseigneur fit ses adieux à peu près en ces termes :

"Mes enfants, nous allons nous séparer, nous pour retourner à nos occupations ordinaires, vous pour rentrer dans vos bois. Nous reverrons-nous encore ? Reviendrai-je à Wemontaching ? Je l'ignore ; ce qui est certain, c'est que déjà, dès l'été prochain, lorsque le temps de la mission vous

réunira autour de la robe noire, comme tous les ans, plusieurs manqueront à l'appel ; et nous ne les rencontrerons plus que dans l'éternité, dans le ciel, je l'espère.

“ J'emporte un doux souvenir de notre séjour de deux semaines au milieu de vous. J'ai été édifié de votre assiduité aux offices, de l'empressement avec lequel vos enfants se portaient aux exercices de chant et aux classes de lecture, de la piété qui vous a suivis au tribunal de la pénitence, à la sainte table et au pied de l'évêque pour la réception du sacrement de confirmation. Même vos jeux bruyants, pleins d'entrain, m'ont réjoui.

“ De votre côté, vous me paraîsez heureux de recevoir cette année la visite, non seulement de l'homme de la prière, votre missionnaire, mais encore celle du gardien de la prière ; et les vœux que plusieurs d'entre vous forment, afin qu'il pleuve demain, pour nous retenir plus longtemps avec vous, me disent assez quels sont vos sentiments à ce sujet. Vous êtes heureux de voir votre *aiamie-wacaicon* “ votre maison de la prière”, aussi avancée ; cependant vous ne l'êtes pas plus que votre robe noire, ce père dévoué qui vous nourrit du pain, de la parole depuis vingt-deux ans : fatigué, harassé, malade, quand il a vu les travaux aussi avancés, tout à coup il s'est trouvé bien.

“ Cependant, tout n'est pas fini, et il reste une dette sur les ouvrages déjà exécutés. Je ne doute pas que vous ne vous montriez généreux. Dans le fond des forêts, vous n'oublierez pas votre maison de Dieu ; car la chapelle est la maison de Dieu, vous êtes les enfants de Dieu, et à ce titre l'église est votre maison paternelle. Dans vos chasses, vous ferez la part du bon Dieu ; l'été prochain, vous aurez à apporter au bénéfice de la construction cinq martres, huit martres, dix martres, et le ciel bénira vos courses errantes.

“ Dans mes prières, j'ai toujours pensé à tous ceux que Dieu m'a donnés pour fils spirituels, je n'ai jamais oublié mes enfants des bois ; mais maintenant que je vous connais, mes prières pour vous seront encore plus fréquentes, plus pressantes. Quant à vous, je compte que vous ne m'oublierez pas devant Dieu, surtout que vous n'oublierez point

les conseils que je vous ai donnés, et les instructions si pratiques de votre missionnaire.

“ Vous conserverez intactes les grâces du Saint-Esprit que je vous ai apportées. Défiez-vous de celui que vous appelez le *Matchi Manitou* “ le mauvais esprit ”. Comme une bête féroce, il veut dévorer, non vos corps, mais vos âmes. Veillez sur votre âme avec plus de soin encore que vous le faites sur votre pelleterie : au printemps, quand vous la descendez au poste, vous la couvrez soigneusement, vous la protégez contre les pluies ; pour la sauver, vous vous exposez à toutes sortes de fatigues. Votre âme est plus précieuse. Ce qui la protégera, c'est la prière, la prière de chaque jour, la prière plus longue du dimanche ; c'est la pensée que le regard de Dieu vous suit partout ; c'est la vigilance sur vos enfants ; en sauvant leur âme, vous assurez le salut de la vôtre.”

L'auditoire était tout yeux et tout oreilles. Au sortir de l'église, les figures rayonnaient de satisfaction.

* * *

Lundi, 18 juillet. — A deux heures du soir, nous quittons cette station où nous venons de passer douze jours si calmes et si tranquilles.

Les sauvages, sur une seule ligne, sont agenouillés de la maison au rivage. Nous donnons deux-cent soixante poignées de main. Embarqués dans le canot, à vingt pas de la grève, arrêtés, nous récitons les prières de l'itinéraire ; puis d'une voix forte, Monseigneur Lorrain chante les paroles de la bénédiction, et de la main fait le signe de la croix une dernière fois sur ses enfants de Wemontaching, prosternés. Nous partons en chantant ; plusieurs canots nous accompagnent jusqu'au premier portage, et les fusils nous poursuivent de leurs détonations répétées.

Adieu, chrétiens de Wemontaching, la plus belle des missions que nous avons visitées. Chaque année, vous avez eu l'avantage de posséder le missionnaire assez longtemps au milieu de vous ; vos esprits ont pu s'orner des instructions de la foi, vos cœurs se plier aux mœurs chrétiennes, et votre vie sociale s'adoucir au contact de l'évangile. Quand

la religion est venue policer les mœurs des sauvages, sans toutefois les faire sortir du cercle de leurs habitudes séculaires, quand elle a inculqué dans leur conduite l'esprit de charité et dans leurs calculs un peu de prévoyance, ils forment sans contredit le peuple le plus satisfait de la terre. "Heureuse la nation qui sert le Seigneur."

XX

De Wemontaching a Coucoucache.

Une chanson nouvelle.—Sauter un rapide.—Une bibliothèque de voyage.—Joe Mercier.—Les quatorze rapides.—Trois perles de Chateaubriand.—Taché, le Pascal Canadien.—Chez M. Reynolds.

18 juillet.—Nous voguons gaiement sur une onde tranquille. Aussi est-ce un joli bâtiment que notre canot tout neuf, long, large, svelte et pimpant. Il mesure vingt-huit pieds sur dix. On y installe des sièges aussi confortables que les fauteuils d'un salon, et nous pourrions nous y asseoir trois de front parfaitement à l'aise. Les meilleurs constructeurs de Wemontaching y ont mis la main.

Nous l'avons baptisé *Zéphire*, en souvenir du terme d'affection dont se servaient, vis-à-vis de Mgr Lorrain, ses amis de jeunesse, lorsqu'il était au collège. Le pinceau du Frère Tremblay a peint ce nom sur la proue élégamment relevée, au milieu de fleurs, sur un fond blanc, en lettres rouges ombrées de noires. A peine l'élégante écorce fut-elle lancée, que Monseigneur la bénit.

A un mille de Wemontaching, un rapide nous arrête. Nos sauvages veulent nous montrer leur talent, et faire sauter le canot. Nous nous rendons sur la plate-forme d'un rocher pour jouir d'un spectacle qui allait passer comme une vision à nos pieds. La rivière, coulant à bride abattue, se précipite comme dans une cave, puis se relève en bouillons hérissés d'aigrettes et de clochetons. Le canot, comme au galop, s'élançait au-dessus de l'abîme ; Sévère, notre pilote, rame et rame dans l'air, son grand aviron ne peut atteindre l'eau au-dessous de lui. Monseigneur ferme les yeux et ne voit rien. Il fut sage. Je les ouvre tout grands, je vois tout, et

je vois trop. J'ai la poitrine oppressée, le gosier étranglé, l'haleine suspendue ; mais le canot passe léger et rapide à travers l'écumè bouillonnante, comme l'oiseau à travers la brume. Déjà il danse au bas de l'abîme ; et les matelots, triomphants, se lèvent en poussant un formidable hourra. Ces émotions sont trop fortes ; elles ont quelque chose des terreurs de l'amphithéâtre romain.

Cette après-midi, nous fîmes cinq portages.

Plusieurs pensent, peut-être, qu'en de pareils voyages, le temps est fastidieux et les heures longues. Pas du tout. Vous avez dans vos compagnons autant d'amis, dont la conversation, tantôt badine, tantôt sérieuse, est aussi agréable que variée. Quand les amis se taisent, les livres prennent la parole, et mettent à votre disposition le trésor de leurs pensées et de leur science. Si vous êtes fatigué de lire dans les pages d'un livre, levez les yeux, et lisez dans la verdure des bois, dans le vague de l'espace, dans le bleu du firmament. Etes-vous las de vos pensées et de vos réflexions ? revenez aux livres et aux amis : les jours sont trop courts, et le temps s'écoule comme le courant qui vous emporte.

Quand je voyageais en Europe, avant d'entrer dans une province, de descendre dans une ville, j'achetais l'histoire des lieux que j'allais visiter ; je la lisais dans mon compartiment de wagon en m'y rendant ; mes anciennes connaissances se réveillaient, se complétaient, sans compter que le trajet était agréable. Si je mettais pied à terre, rien n'était muet pour mes yeux ; chaque monument, chaque église, chaque pierre, avait pour moi une parole, un passé, un souvenir. Les jouissances du voyage se trouvaient centuplées.

Aujourd'hui, ayant à traverser un pays de forêts aux productions les plus diverses, sous l'ombrage desquelles se promènent et chantent mille espèces différentes d'oiseaux, un pays de montagnes et de rochers aux formations les plus disparates, j'ai pris avec moi une flore, un livre d'ornithologie, une minéralogie et une géologie ; avec les effets et la pratique sous les yeux, j'étudie les principes et la théorie, je les compare, je les explique les uns par les autres, je les saisis, je les touche du doigt : c'est un charme.

Mardi, 19 juillet.—Une brume épaisse s'élève du rapide,

remplit l'air, couvre les chenaux et nous retient au rivage. Elle permet à M. Paterson, avec son canot de pelleteries, de nous rejoindre. Le commis est en route avec tout le trésor des peaux du Saint-Maurice; il en a vingt paquets de 80 livres; demain il en prendra huit autres à Coucoucaché: cette charge vaudra peut-être douze milliers de piastres.

Il a avec lui un équipage peu nombreux, cinq Canadiens; mais ils sont guidés par l'aigle du Saint-Maurice, Joe Mercier, qui a fait la campagne du Soudan sous le général Wolseley; on le trouva si bon canotier qu'on lui accorda double paie. Il arrive alerte, avec deux cents livres sur les épaules.

— Une bien grosse charge pour un petit homme, lui dis-je.

— Oui, M. le curé; mais on ne mesure pas les hommes à la brasse.

— Qu'aimez-vous mieux, du Nil ou du Saint-Maurice?

— A côté du Saint-Maurice, le Nil est un enfant.

— Il y a moins de rapides?

— Il y en a autant dans le Haut Nil; mais ils sont plus courts et moins perfides; nos chutes ont autrement de caractère que ses cataractes.

— Alors vous n'avez pas eu de misère à les remonter?

— Je ne dis pas cela. Ici, j'ai avec moi des hommes qui connaissent l'aviron: là bas je n'avais à ma disposition que des soldats, qui ne savaient ni ramer, ni obéir."

Dans le cours des rapides, comme dans le cours de la vie, pensai-je, l'obéissance est une petite chose qui a bien son utilité.

J'avais promis de ne plus aller voir le canot sauter les rapides; mais que voulez-vous? Ce spectacle émouvant attire, comme l'abîme entraîne les oiseaux. Je me rendis sur une pointe de roches, pour voir glisser nos Canadiens du Nil sur des bouillons que nos sauvages n'avaient osé braver. Le canot vole de sommets en sommets sur la crête des écumes. Une lame enveloppe M. Paterson de la tête aux pieds; elle ne refroidit aucunement l'ardeur de son enthousiasme. Il entre au port heureux, plus heureux sans doute que ne l'était César entrant dans Rome sur son char de triomphe.

Notre bagage pèse mille livres et nous avons huit hommes, y compris le Frère. Le bagage de M. Paterson est de deux mille livres, et il n'a que cinq hommes. Conséquence bien naturelle, il ne peut nous suivre. A neuf heures, après déjeuner, sur le bord d'une petite crique à l'eau fraîche, nous lui disons adieu, au revoir quelque jour dans la ville de Montréal, ou peut-être seulement dans la ville éternelle de la Jérusalem céleste. Ainsi va la vie, c'est une séparation continuelle.

A 6 heures du soir nous sommes au pied de Quatorze rapides, et par conséquent des quatorze portages.

Nous ne traversons pas ici un pays de montagnes comme à Wemontaching, ni un pays de plaines comme dans le Haut du Saint-Maurice, mais un pays de vallées et de collines. L'aspect de la contrée est agréable, les sites variés. Ce sol n'est pas riche, mais n'est pas stérile : les épinettes et les bouleaux sont de hautes futaies. Et qui nous dit que le terrain n'est pas fertile en arrière de ces collines ? Il ne faut jamais juger de l'intérieur d'un pays par les bords d'une rivière.

* * *

Les missions sauvages sont finies ; la proue de *Zéphire* est tournée du côté de nos foyers, qui, de loin, nous paraissent bien doux. Nous avons derrière nous soixante jours de canot, et cinq ou six devant nous, sous la conduite d'un équipage expérimenté, sur une belle rivière, à travers une forêt riante, dans un grand et large canot. Notre voyage prend des airs de promenade : seulement les marches sont fréquentes, la chaleur est lourde, on peut craindre le mal de tête.

Dans tous les cas, bon nombre de citadins paient bien cher pour prendre part à des fêtes où ils s'ennuient et d'où ils sont loin de revenir avec un cœur aussi léger que le nôtre le sera ce soir.

Je viens de lire dans Chateaubriand des choses ineffables. Voici une première perle :

“ Au bout de la vallée et loin au-delà (l'écrivain était au lac Supérieur), on aperçoit la cime des montagnes hyperboréennes, où Dieu a placé la source des quatre plus grands fleuves de

l'Amérique septentrionale. Nés dans le même berceau, ils vont, après un cours de douze cents lieues, se mêler, aux quatre points de l'horizon, à quatre océans : le Mississippi se perd, au midi, dans le golfe mexicain ; le Saint-Laurent se jette, au levant, dans l'Atlantique ; l'Outaouais se précipite, au nord, dans les mers du Pôle, et le fleuve de l'Ouest porte, au couchant, le tribut de ses eaux à l'océan de Nantouka."

Certes ; c'est très ingénieux de faire couler d'une même source quatre fleuves vers les quatre points cardinaux, tout comme dans le paradis terrestre. Mais où est la vérité ? Qu'on ne me dise pas que c'était là la géographie erronée du temps ; en 1791, on connaissait le monde mieux que cela. Qui parlait alors, si on excepte les romanciers, du grand fleuve de l'ouest et de la mer de Nantouka ? Qui ignorait que l'Outaouais est un tributaire, non de la mer Glaciale, mais du Saint-Laurent ?

Mais voici qui est encore plus fort, seconde perle :

" Cette finesse de l'ouïe tient du prodige : il y a tel Indien qui entend les pas d'un autre Indien à quatre et cinq lieues de distance, en mettant l'oreille à terre."

Le téléphone est battu. Figurez-vous ce sauvage couché à plat ventre sur le sol, qui entend venir, de quinze milles, son cousin, marchant sur la mousse avec des mocassins de caribou. Y a-t-il un ours, un chevreuil, qui puisse échapper à de pareils chasseurs ?

Troisième perle :

" Le lac Erié est encore fameux par ses serpents. A l'ouest de ce lac, depuis les îles aux couleuvres jusqu'aux rivages du continent, dans un espace de plus de vingt milles, s'étendent de larges nénuphars : en été les feuilles de ces plantes sont couvertes de serpents entrelacés les uns aux autres. Lorsque les reptiles viennent à se mouvoir aux rayons du soleil, on voit rouler leurs anneaux d'azur, de pourpre, d'or et d'ébène ; on ne voit dans ces horribles nœuds, doublement, triplement fermés, que des yeux étincelants, des langues à triples dards, des gueules de fen, des queues armées d'aiguillons ou de sonnettes, qui s'agitent en l'air comme des fouets. Un sifflement continu, un bruit semblable au froissement des feuilles mortes dans une forêt, sortent de cet impur cocyte."

Comme peinture fantaisiste du Tartare, c'est superbe ; mais c'est triste, comme description véridique d'un pays, qui ignore les serpents aussi complètement que l'Irlande.

Tout le " Voyage en Amérique " est agrémenté de pareils renseignements. Je ne lui conteste pas la magie du style, la richesse des images et l'éclat des métaphores. Exemple :

" Minuit. Le feu commence à s'éteindre, le cercle de sa lumière se rétrécit. J'écoute : un calme formidable pèse sur ces forêts ; on dirait que des silences succèdent à des silences. Je cherche vainement à entendre dans un tombeau universel quelque bruit qui décèle la vie. D'où vient ce soupir ? d'un de mes compagnons : il se plaint, bien qu'il sommeille. Tu vis, donc tu souffres : voilà l'homme."

Les pages comme celles-là ne manquent pas. Mais les ornements, après tout, ne sont que les peintures et les tableaux de la demeure ; en plusieurs endroits, j'en souhaiterais les murs plus forts et plus sains.

Châteaubriand, avec son génie, a contribué, plus que tout autre, à fausser sur les sauvages l'idée française et même européenne : son voyage fourmille d'erreurs. Il n'a pas vécu avec l'Indien ; il n'a pas compris sa manière de faire, ni de penser ; il a été crédule vis-à-vis de ceux qui le renseignaient, il a aimé l'extraordinaire. Trop souvent, il a fait du particulier une règle générale. *Atala* et les *Natchez* ne sont qu'une peinture des mœurs des blancs, du moins des mœurs romanesques, revêtues d'un vernis de sauvagerie. Cependant, je ne crois pas qu'il ait menti de propos délibéré ; quand il décrit ce qu'il a vu, sa poésie est frappante de vérité ! Exemple :

" Il faut que je vous raconte ce qui s'est passé hier matin chez mes hôtes. L'herbe était encore couverte de rosée ; le vent sortait des forêts tout parfumé, les feuilles du mûrier sauvage étaient chargées de cocons d'une espèce de ver-à-soie, et les plantes à coton du pays, renversant leurs capsules épanouies, ressemblaient à des rosiers blancs. Les Indiennes s'occupaient de divers ouvrages, réunies ensemble au pied d'un gros hêtre pourpre. Leurs petits enfants étaient suspendus dans des réseaux aux branches de l'arbre ; la brise des bois berçait ces couches aériennes d'un mouvement presque insensible. Les mères se levaient de temps en temps pour voir si leurs enfants

dormaient et s'ils n'avaient point été réveillés par une multitude d'oiseaux qui voltigeaient à l'entour. Cette scène était charmante."

Charmant est le mot. Cependant j'ai lu, sur le même sujet, hier, une page qui avait bien d'autres charmes. Tous les lecteurs seront-ils de mon avis? Elle est d'un Canadien.

La renommée, souvent aveugle, n'a pas pris l'habitude de répéter son nom, au son de sa trompette arbitraire et sonore, d'un bout à l'autre de la république des lettres.

"C'était en face de cette nappe d'eau (du Bio) sur un des plateaux qui bordent le rivage, au milieu d'un bois de sapins et de merisiers qu'étaient fixées, comme jetées à l'aventure, les cabanés en forme de pyramides arrondies des Micmacs. De petits chemins circulaient au sein de la bourgade, et des sentiers, bordés de collets à lièvres, s'enfonçaient de distance en distance dans le bois... Aux portes des cabanés, les hommes s'occupaient nonchalamment à préparer le bois de cèdre des canots; les enfants jouaient en se roulant sans bruit sur le tapis des bois; les femmes et les jeunes filles, paresseusement assises au milieu des peaux soyeuses, confectionnaient des mocassins, des mitaines, des manteaux, ou brodaient des matachias; les jeunes mères, ayant suspendu les *naganes* de leurs nourrissons à des branches d'arbres, détachaient de temps en temps l'œil et la main des racines qu'elles préparaient pour coudre les écorces, afin de donner un regard d'amour à leur progéniture et une impulsion de balancement à la *nagane*."

Taché est le littérateur canadien par excellence. Sa phrase sobre, ferme, simple, imagée, a des émanations, des senteurs, des arômes du terroir laurentien. Personne, mieux que lui, n'a su enchâsser, comme des diamants, dans son style, les mots que des situations nouvelles ont introduits dans notre langue. Il sera, à la littérature canadienne, ce que Pascal est à la prose française; mais un Pascal incapable d'écrire *les Lettres Provinciales*.

"*Forestiers et voyageurs*," "*Les Blancs Sablons*," "*Les Trois Légendes de mon pays*," resteront, tout comme *Les Pensées*, un modèle du beau et bon parler.

Comme Chateaubriand, il a écrit sur la nature sauvage, avec moins d'éclat, mais avec plus de vérité; non seulement quand il s'agit de faits historiques ou de traits de mœurs,

mais encore de descriptions purement poétiques. Y a-t-il quelque chose de plus vrai que ces bruits de la forêt aux oreilles de celui qui a peur ?

“ Le moindre son frappe l'oreille : un arbre qui tombe, le murmure d'un ruisseau, les rapides d'une petite rivière qui débouche sur les galets, le vol d'une perdrix réveillée par la peur, les coups de bec de pivert, tous ces bruits qu'on entend quand on descend de nuit le cours d'une rivière, on les perçoit en pays ennemi d'abord très clairement, puis ils grossissent, puis il semble qu'on les entend sans interruption, puis tous à la fois, puis ils se confondent en un bourdonnement qui monte, descend, prend tous les tons et finit par ne plus permettre de rien distinguer. Alors gronderait le tonnerre lointain, qu'on ne le reconnaîtrait pas.”

Cela vaut bien la délicatesse de cette oreille sauvage, qui entend marcher à cinq lieues de distance.

J'ai fait deux citations, tirées des deux premières légendes. Je ne veux pas que la troisième ait lieu d'être jalouse.

“ Le canot, monté sur le rivage, était renversé sur ses pincés. Des pièces pesantes de bois d'attérage chargeaient sa légère structure, pour la soustraire à l'action du vent. L'éclat d'un bon feu projetait sur les eaux du fleuve et sur les flots une lumière vive, qui marquait avec un effet grandiose, sur les ombres profondes d'un ciel sans étoiles. Le groupe des quatre personnages de ce tableau, assis sur le sable, se détachait en clair obscur dans la pénombre de la montagne. On causait en prenant le sobre repas du soir, lorsque le vent, commençant à faire rage, éteignit le feu, dispersant en gerbes étincelantes les tisons ardents du brasier. Cet accident, en laissant nos voyageurs dans une complète obscurité, vint augmenter encore les terreurs du sauvage infidèle. Il fallait cependant en prendre son parti : on fit la prière, puis chacun s'étendit sur le sable à l'abri du canot, mais fouetté cependant par l'orage et mouillé par les grosses gouttes de pluie qu'il portait dans son sein. Le vent et la pluie ne furent pas de longue durée ; ils cessèrent bientôt pour laisser l'empire exclusif des airs à l'une de ces nuits sombres, mais calmes d'été.”

On dirait que M. Taché a fait avec nous le voyage de la baie d'Hudson, et qu'il décrit une de ces scènes nocturnes *quorum pars magna fui*. Il a vécu sous la tente moins longtemps que l'auteur du “ Génie du christianisme,” mais

il a su mieux que lui saisir les secrets de la vie errante.

A 8 heures, notre canot laisse le Saint-Maurice, pour entrer dans la rivière de Coucoucache. A un mille plus haut s'élève le poste. Le pavillon flotte au sommet du mât, nous le saluons par les strophes de l'*Ave Maris stella*. Le bourgeois, M. Reynolds, est au quai, pour recevoir Sa Grandeur : déjà, par une lettre envoyée en avant, il a invité gracieusement tout le cortège épiscopal à descendre chez lui. Nous montons à la maison, où Mme Reynolds nous a préparé un bon souper, une bonne chambre et un bon lit. Le Père veille aux soins de sa mission ; la veillée au salon est charmante, la conversation agréable ; onze heures viennent à propos, apporter le sommeil à nos paupières.

Mercredi, 20 juillet.—Le nom de *Coucoucache*, s'il faut en croire la tradition, serait encore un des tristes souvenirs que les Iroquois ont semés par ces forêts. Vers 1660, ces fiers et cruels guerriers, devenus tout puissants par la dispersion des Hurons, portèrent leurs armes sur le Saint-Maurice ; ils y anéantirent la nation des Ecureuils et détruisirent en grande partie celle des Attikamègues. Il paraît qu'un jour ils se cachèrent à l'embouchure de la Coucoucache, et pour attirer leurs ennemis dans un piège, ils imitèrent le cri du coucou. Les Attikamègues pensèrent que c'était une retraite, une *wache* de coucous ; ils s'y portèrent sans défiance pour faire la chasse ; mais ces vilains coucous firent des chasseurs un sanglant carnage. De *Coucoukwache*, il n'y a pas loin, surtout pour une bouche française, à Coucoucache.

Le réfectoire est converti en chapelle ; vingt-cinq personnes, y compris notre équipage, assistent à la messe. Un canadien, M. Rouillard, reçoit la confirmation : la plus jeune des enfants de M. Reynolds, âgée de seize mois, est baptisée par Monseigneur. Alexis fait la prière en algonquin. Sept fidèles s'approchent de la table eucharistique. Cette maison a bien reçu le premier pasteur de ce vicariat, cette maison est inondée des grâces du ciel, qu'elle en conserve longtemps les parfums, et que, sous ses douces influences, elle voie naître, grandir et mûrir les fruits des meilleures prospérités.

FIN DU JOURNAL DE M. PROULX.

MISSION DES NASKAPIS

RIGOLET, LABRADOR, 29 juin 1892.

A MONSIEUR TÊTU,

Monseigneur : —

Les récits de voyage en pays de missions doivent maintenant devenir quelque chose de bien monotone pour vous. Cependant, la course que je viens de faire pour me rendre ici a été si extraordinairement monotone que je me crois, pour cette raison, spécialement autorisé à vous en entretenir quelques instants.

Les années précédentes, comme vous le savez, je me rendais au Labrador en passant par Halifax et St. Jean de Terre-Neuve. Pensant avoir trouvé, cette année, une route plus directe et surtout moins dispendieuse pour arriver à nos lointaines missions du Nord, je me décidai d'aller à Port Hillford, en Nouvelle-Ecosse, pour prendre passage à bord d'une goëlette de trafiqueur qui devait faire voile vers Blanc-Sablon et la côte inférieure du Labrador. C'était le 15 mai dernier, à neuf heures du matin, que je m'embarquais en chemin de fer à la gare Bonaventure, en route pour le pays des glaces et des Esquimanx. Je partais pour le climat le plus sain du monde..... tout mon être s'en ressentait, et l'avant-goût que j'en éprouvais finit par *décoller* un restant de rhume qui s'était attaché à mon gosier depuis une couple de semaines. Trente heures durant, j'étais porté sur les ailes de la vapeur avec cette vitesse vertigineuse qui caractérise l'Intercolonial, jusqu'à ce qu'enfin j'en débarquai à Antigonish, petite ville de la Nouvelle-Ecosse. Si j'étais arrivé là un peu plus tôt j'aurais pu rejoindre le *stage* qui fait le service de la malle et me rendre immédiatement à destination. Mais comme j'étais *just in time to be too late*, je dus me résigner à *camper* là jusqu'au prochain départ du *stage* au bout de vingt-quatre heures.

J'en profitai pour aller rendre visite à l'évêque de cette ville, Monseigneur Cameron, qui fut bien surpris tout d'abord d'apprendre que j'étais, lui qui m'eût plutôt pris pour tout autre ministre qu'un prêtre catholique. Mais une fois remis de son étonnement, il me fit une réception toute cordiale et me permit de dire la sainte messe, faveur que je ressentis d'autant plus que j'en suis plus souvent privé en voyage. A part cette visite, il n'y eut rien qui attirât mon attention à Antigonish.

Dans l'après-midi, vers cinq heures, je m'embarquais en *stage* pour un voyage de quarante milles. La voiture était pleine de monde et de bagage. Parmi les passagers, il y avait deux jeunes tapageurs, qui avaient tellement pris à tâche d'égayer les autres, qu'ils finirent par les incommoder passablement, si bien qu'il fallait continuellement être sur ses gardes pour parer leurs gestes par trop démesurés. Et une fois entre autres ma compagne de voyage, jeune anglaise aux manières quelque peu brusques, fit un tel mouvement de dépit et d'indignation avec son parasol, qu'elle en brisa le manche en deux; et lorsqu'elle s'en aperçut il ne lui en restait plus qu'un bout dans la main. Ceci eut pour effet de la calmer et même de la déconcerter un peu trop; et elle se serait peut-être mise à pleurer, si je n'avais fait tous mes efforts pour essayer de lui faire reprendre une physionomie plus agréable. A dix heures du soir, nous arrivions au bout des quarante milles; le lendemain je repartais en *stage* pour en faire encore quinze; à midi, j'arrivais à Port Hillford, en Nouvelle-Ecosse, où m'attendait le bateau que je devais prendre; après le dîner on s'embarquait à bord; puis..... vogue la galère !..... Oui, je vous assure qu'elle marche poussée par une bonne brise de sud-ouest. Comme je n'ai pas osé vous inviter d'embarquer, vu les petites misères qui accompagnent ordinairement la navigation au Labrador, je me contenterai de vous faire faire connaissance avec notre bateau et notre équipage.

D'abord, nous sommes à bord d'une goélette de quatre tonneaux, douée d'une légèreté, d'une élégance et d'une vitesse que seuls les Ecossais, si on les en croit, savent donner à leurs bateaux. Tout près du gouvernail, on

remarque un personnage à l'œil observateur, et dont le regard semble vouloir percer les nues : c'est le capitaine James McConnell, homme d'une quarantaine d'années, originaire de la Nouvelle-Ecosse, zélé presbytérien, mais marin de première classe. A ses côtés se tient Demoiselle Eva McConnell, fille du capitaine, gentille rougette d'une quinzaine d'années, qui veut accompagner son papa, probablement pour le désennuyer pendant ses longs voyages. Un peu plus à l'avant vous voyez nos quatre matelots et notre marmiton, tous de la Nouvelle-Ecosse, presbytériens, mais assez bons garçons. Dans une petite cabane construite sur le pont sont casés un homme, une femme, et quatre enfants à la mine un peu moins civilisée que les autres : ce sont des métis esquimaux du Labrador, qui, l'automne dernier, avaient émigré en Nouvelle-Ecosse, et qui maintenant préfèrent leurs rochers et leurs glaces aux belles terres de cette fertile province. Si cela nous paraît étrange, il nous montre au moins jusqu'où l'on peut porter l'attachement au foyer paternel. Quant à notre logis, il n'est pas grand, mais il est assez confortable. Nous sommes quatre dans la cabine de la goëlette, espèce de chambre d'une quinzaine de pieds carrés. Cependant nous ne sommes pas à la gêne, vu que le tout est bien organisé, et que d'ailleurs la cabine est censée loger huit personnes..... Toujours est-il certain qu'on dort à merveille là-dedans ; et, quant à moi, plus je dors, plus je voudrais dormir.

21 mai.—Il y a près de trois jours que nous naviguons. Jusqu'à ce matin le temps avait été beau, et même trop beau, car on s'était plaint du manque de vent. Ce matin, vers 4 heures, comme nous étions au beau milieu du Golfe, nous fûmes tout à coup surpris par un vent de nord-ouest un peu plus fort qu'on ne l'eût désiré. En un instant la mer se souleva, se courrouça et fit mine de nous dire, "vous voulez du vent, eh bien en voici." Les vagues s'élevèrent d'un air menaçant, et cinq à six des plus hardies s'élançèrent à travers le pont, au risque de tout emporter sur leur passage. Ce n'était rien..... mais enfin on commençait à craindre. C'est alors que nos gens qui habitaient la cabane du pont crurent prudent de l'abandonner et de venir se réfugier dans la

nôtre. C'est alors aussi que se passa une de ces scènes *vrai type du tragico-comique*. La mère de famille se lamentait, les enfants *braillaient*, tandis que le père, le capitaine et moi ainsi que presque tout l'équipage nous rendions à l'eau salée le tribut qu'elle nous demandait..... Et certes, il eût fallu un estomac terriblement bien foncé pour résister aux secousses d'un pareil *froulis*. D'ailleurs, ce n'était pas du *froulis*, c'était un vrai *sens dessus dessous* où la nature semblait avoir suspendu ses lois de l'équilibre. Ce n'est que cette après-midi, vers 3 heures, qu'il a plu au ciel et à la mer de nous montrer un visage plus serein. Actuellement nous sommes à nous chauffer au soleil, doucement bercés par une légère brise de sud-ouest, et jouissant paisiblement du calme qui suit la tempête.

25 mai.—Depuis deux jours nous sommes pris dans les glaces du Détroit de Belle-Ile. Hier les hommes de l'équipage ont passé la plus grande partie de la journée sur les glaçons, courant, poussant et tirant pour nous frayer un passage, au risque d'enfoncer et de se noyer. Je dis "au risque d'enfoncer et de se noyer : " du moins c'est là ma manière de voir. Quant à eux, ils jugent différemment : ils pensent que ce sont deux choses tout à fait différentes, *enfoncer* et *se noyer*. Ils concéderont bien qu'en courant sur ces glaçons il y a danger et même probabilité d'enfoncer ; mais le danger de se noyer leur semble impossible. Pour eux, enfoncer dans la glace est une pure bagatelle ; et les deux individus que j'ai vus éprouver cette avarie n'en ont pas fait plus de cas que s'ils eussent tout simplement pris un bain froid.—Cependant, malgré les efforts et le sang froid de nos intrépides matelots, nous n'avons pu hier sortir de la glace, et nous avons dû accepter pour la nuit cette couche d'une nouvelle espèce.

27 mai.—Grâce au vent favorable qui a écarté les glaces et nous a, pour ainsi dire, fait voler sur les ondes, nous sommes ce matin parvenus à un endroit du Détroit appelé Red Bay.—Red Bay, c'est ici que les Labradoriens nous attendaient impatiemment, si on en juge par la réception qu'ils nous firent, ou plutôt par l'invasion qu'ils semblèrent tenter contre notre goëlette : c'est ici aussi qu'on voit ce que

c'est que la misère. Vous avez des pauvres dans vos parages, et vous pensez qu'ils sont bien à plaindre : cependant ils peuvent quêter et obtenir du secours des gens qui sont plus à l'aise qu'eux. Mais imaginez-vous une bande d'affamés qui n'ont aucune ressource, qui sont perdus dans les rochers et les glaces, et livrés à la merci du froid, du vent et de toutes les intempéries de la nature, et vous me direz ensuite ce que sont vos pauvres comparés à ceux du Labrador.— Ici il n'y a pas de catholiques en hiver, mais, en revanche, on y voit un ministre et un temple protestants. J'ai fait connaissance avec ce révérend, et d'une manière un peu sommaire : voici comment. En arrivant ici, naturellement j'avais hâte d'aller à terre. Je m'y rendis presque aussitôt. A peine avais-je mis pied à terre, que j'aperçus le ministre qui s'en venait au pas de course à ma rencontre. Je me doutai de sa méprise, et pour ne pas le laisser plus longtemps dans l'erreur où l'avait jeté mon accoutrement peu cléricale-papiste, j'allai droit à lui et lui tendis la main en lui déclinant mes titres et prénoms. Il parut un peu désappointé, mais n'osa pas retirer la main qu'il avait d'abord présentée si cordialement ; il poussa même la courtoisie jusqu'à m'inviter d'aller à son prétendu presbytère ; mais en même temps il crut bon devoir me donner une idée de sa majesté cléricale en me lançant un texte latin que je ne saisis pas du tout, grâce à la tournure moitié anglaise, moitié je ne sais quoi, avec laquelle il me l'envoya.

29 mai.—C'est aujourd'hui dimanche. Il m'est bien pénible, non seulement de ne pas être curé, mais même de ne pouvoir dire la sainte messe. Ici il n'y a pas un seul catholique ; et d'ailleurs, quand bien même je voudrais la dire, je suis trop bien caserné à bord pour pouvoir manquer à ce point à la consigne..... Par contre, mon ministre fait un tapage d'enfer avec sa cloche fêlée pour faire entrer son troupeau dans son bercail.

Le capitaine, demoiselle Eva et presque tous à bord se préparent à y aller. Moi, je les regarde tristement.....et eux, pour me consoler, m'invitent poliment à les accompagner, et trouvent bien étrange que je m'abstienne du *divine service*, lorsque j'ai une si belle occasion d'y assister.

2 juin.—Il y a une semaine que nous sommes ici, et nous n'avons pu en partir à cause des glaces et des vents contraires. Dans cet intervalle, j'ai pu faire quelque peu connaissance avec le pays et ses habitants. Et quant à la topographie, suffise de vous dire que Red Bay n'est que la continuation de cette rocailleuse, tortueuse, affreuse et abominable côte qui s'étend depuis St-Augustin dans le Golfe jusqu'à la Baie d'Hudson, et qu'on appelle Labrador, ou bien, par ironie, *Le Bras d'Or* ; je dis *par ironie*, car je ne puis m'imaginer pour quelle autre raison on l'a ainsi titrée. Serait-ce pour ses mines d'or ? peut-être. En tout cas, si c'est dans les pires rochers qu'on trouve le meilleur or, il faut avouer qu'il doit y en avoir terriblement par ici..... Cette esquisse sur Red Bay pourra suffire pour tout le reste, et me dispenser dorénavant de reprendre un crayon qu'on court risque de briser à chaque pointe de rocher..... Pour ce qui regarde *l'ethnologie* et *l'anthropologie* de Red Bay, ses habitants sont si peu attrayants qu'il doit rarement surgir des cas *d'occasion prochaine* provenant de leur contact. Il y a ici des descendants d'Écossais, des descendants d'Irlandais, des descendants de..... Dieu seul le sait. Ils sont censés être blancs, ils se proclament tels : il faut avoir beaucoup de foi, ou bien ne pas les regarder, pour les croire. Si repoussants qu'ils soient, ces pauvres gens excitent ma compassion. Et eux, voyant que je m'apitoie sur leur sort, m'abordent de plus en plus librement, et les entretiens deviennent de plus en plus intimes. Mais ne veuillez pas croire qu'ils soient tant soit peu relevés ou même intéressants. L'esprit des pêcheurs ne s'élevant pas plus haut que les rochers qu'ils habitent ou les vagues sur lesquelles ils naviguent, la conversation roule invariablement sur l'apparence que va prendre la mer, et conséquemment sur les chances que l'on court pour le temps de la pêche qui s'approche. Et même le langage qu'ils parlent dénote plus qu'un manque d'instruction ordinaire ; car ils ont un anglais propre à eux, et à la rebours de toute règle grammaticale. Ces gens habitent dans le véritable *bunk house*, type de la maison labradorienne. C'est une petite cabane de forme carrée, construite plutôt en tourbe qu'en bois, et juchée

sur une pointe de rocher. On sépare le tout en deux, on en réserve une partie pour ce qu'on appelle la chambre à coucher, on y met tout autour des lits à deux étages, et on y fourre autant de monde que ça peut en contenir. Au bas de la maison, tout à fait sur le bord de l'eau, s'élève le *stage*, espèce de plate-forme en branches pour y étendre et faire sécher la morue. Non loin de là vous voyez les rêts étendus sur une clôture de piquets, et les bateaux de pêche renversés et rangés en ordre, tous n'attendant que le départ des glaces pour reprendre leurs fonctions. En un mot, le *bunk house*, le *stage*, les *nets* et les *boats*, voilà tout le *out fit Labrador fisherman*. Si malheureux qu'ils soient dans leur pays de misère, les Labradoriens ne s'expatrieraient pas aussi facilement qu'on se l'imaginerait tout d'abord. Et pour cette raison, notre capitaine craint beaucoup pour l'issue d'une entreprise dont il s'est chargée de concert avec des Américains, et qui consiste à transporter à Chicago une quinzaine de familles esquimaudes, dans le but de les y exhiber à l'exposition universelle de l'année prochaine. En effet, on aura beau leur promettre bon traitement et même bon salaire sans exiger d'eux le moindre travail, il sera peut-être impossible d'éloigner entièrement leurs soupçons, de manière à leur faire croire que certainement on les ramènera sains et saufs. Maintenant adieu, Red Bay, nous l'avons vu assez longtemps; nous mettons à la voile, et nous nous débarrassons ainsi de cette troupe de *crève-faim* qui n'ont cessé de nous assiéger depuis une semaine.

4 juin. — De la glace, de la pluie et du nord-est, du nord-est, de la pluie et de la glace, tel est l'éternel refrain que semble nous promettre pour toute la saison le discordant orphéon du septentrion. Depuis 2 jours nous n'avons eu que cela.....je devrais dire depuis 12 jours, temps où nous sommes entrés dans le Détroit de Belle-Ile. Aujourd'hui le vent s'acharne plus que jamais à ce que nous n'avancions pas. Ne pouvant plus y tenir, nous nous réfugions dans un de ces havres si nombreux au Labrador et qui ressemblent à un nid entre deux pointes de rochers. Nous pourrions maintenant dire que nous sommes à Mulley's Harbor.....jusqu'à quand ? le bon Dieu le sait.

5 juin.—Encore au même endroit..... et qui pis est, encore un dimanche sans messe pour les mêmes raisons que dimanche dernier. Cette fois-ci, pourtant, je pensais bien réussir à faire prendre au dimanche une autre tournure.

Hier j'étais allé à terre pour faire connaissance avec les quelques métis qui habitent les environs. J'entrai dans une maison afin de découvrir s'il y avait par ici des catholiques. Après mille questions plus directes les unes que les autres, le maître de la maison me fit entendre que tous ceux qui passaient l'hiver là étaient protestants, *that settles it*, pensai-je en moi-même, et je m'en revins passablement contrarié par cet échec. Mais enfin, contrarié ou non, il faut bien se résigner à faire encore tous ses exercices en particulier.

12 juin.—Nous n'avons pas bougé d'un pouce depuis huit jours que nous sommes ici. Par conséquent, aujourd'hui ne semble pas plus dimanche que les deux dimanches précédents. L'absence de toute manifestation religieuse, le contact perpétuel de gens qui n'ont réellement aucun principe de dogme et de morale, l'ennui causé par des contretemps de toute espèce..... tout cela n'est-il pas propre à glacer l'âme encore plus que ne pourraient le faire ces énormes banquises qui nous barrent partout le passage?....

14 juin.—Depuis deux jours la grande, l'unique question était celle-ci : la glace va-t-elle partir ? va-t-elle rester ? Enfin cette souveraine de la mer s'est prononcée affirmativement pour la première partie, et aujourd'hui nous arrivons à ce qu'on appelle *Seal Islands*. C'est ici qu'on nous attendait avec la plus grande impatience, et que nous fûmes reçus en vrais libérateurs ; car c'est ici, dit-on, qu'a régné depuis neuf mois la plus effroyable misère. Les pauvres insulaires ont été tout à la fois en proie à la faim et à la diphtérie. La diphtérie rendue au Labrador... ça prend une vilaine comme elle, n'est-ce pas, pour aller s'attaquer à des êtres les plus inoffensifs et les plus abandonnés de la terre, dépourvus de toute ressource pour la combattre..... Mais bien entendu, en parlant ainsi, je n'entends pas juger les vues cachées de la Divine Providence, qui n'est certainement pas tenue de nous rendre compte de ses actes. *Seal Islands*.

n'est pas le seul endroit où la terrible maladie est venue faire ses ravages. Ici, une douzaine de victimes ont succombé depuis l'automne dernier. Ailleurs, en deux ou trois autres endroits, le nombre en est encore plus élevé. Les survivants ont l'air de vrais squelettes..... et si, encore, ils étaient chrétiens et catholiques. Mon Dieu, est-il possible que ces gens, après avoir été les déshérités de la terre, ne passent en l'autre monde que pour devenir la proie des flammes éternelles? Quel terrible compte auront un jour à rendre ces ministres de l'erreur et autres suppôts de satan pour la perte de tant d'âmes qu'ils empêchent de connaître et de pratiquer la religion?... Veuillez m'excuser pour cette petite digression, mais le fait est que le sort de ces pauvres gens que nous avons sous les yeux m'attendrit et m'afflige beaucoup. Et cependant, tandis que mon capitaine soulage leurs corps, moi je ne fais que gémir de ce que je ne puisse rien faire pour leurs âmes...

17 juin.—Nous nous rendons à *Domino*. Certes, quelle démarche plus excellente que celle-là? et à qui mieux se rendre qu'au Seigneur?... Quant à moi, je le fais de tout mon cœur, et je le prie instamment qu'il daigne nous montrer qu'il est ici, si nous y sommes nous-mêmes dimanche matin... Après demain sera dimanche; j'apprends qu'il y a ici des catholiques... ô mon Dieu, pourrais-je enfin dire la sainte messe?... mais patience.

18 juin.—Ce matin j'avais vu deux catholiques, ils m'avaient prié d'aller demain leur dire la sainte messe et baptiser un de leurs enfants; je jubilais d'avance du bonheur que je devais éprouver demain matin. Mais ne voilà-t-il pas que cette après-midi on se mit en train de partir d'ici? "Capitaine, pense-je en moi-même, tu peux faire tout ce que tu voudras, tu ne réussiras pas : cette fois-ci, la première depuis un mois, j'ai une chance de dire la sainte messe, je l'ai et je la tiens. Cet endroit-ci est *Domino*, demain, il sera encore plus que jamais la propriété du Seigneur." Cependant on lève l'ancre, on hisse les voiles, on crie, on court, on se démène sur tout le pont, et puis nous voilà partis; mais tout à coup le vent devient contraire, on s'impatiente, on tourne bout pour bout, et on

revient au même endroit. Je l'avais dit, ou plutôt Dieu le voulait, nous aurons ici la sainte messe.

19 *juin*.—Aussitôt après notre rentrée dans le havre, hier soir, un des catholiques de l'endroit venait me chercher en chaloupe pour me transporter chez lui et être plus assuré de moi pour le lendemain matin. Arrivé là, je jasai un peu avec la famille et les autres catholiques réunis chez lui, je fis la prière, et puis nous nous séparâmes... de manière cependant que pendant toute la nuit nous étions presque collés les uns contre les autres. Dans la cuisine on avait trouvé moyen d'en loger six, tandis que dans la chambre où j'étais et qui mesurait une dizaine de pieds carrés, par respect pour moi, on n'en avait mis que cinq !! N'importe, ce matin on a eu la sainte messe, bonheur que mes gens ont ressenti autant que moi, eux qui ne voient ordinairement le prêtre qu'une fois par année; après la messe j'ai fait un baptême, et nous nous sommes quittés contents, eux d'avoir vu le prêtre, et moi d'avoir rencontré de bons catholiques.

24 *Juin*.—C'est donc aujourd'hui la St Jean Baptiste; c'est aujourd'hui que dans Québec, Montréal et nos autres grands centres on fait des démonstrations et des processions grandioses; c'est aujourd'hui que tous les cœurs canadiens battent à l'unisson pour leur foi et leur patrie. C'est aujourd'hui enfin qu'au Labrador, à Indian Harbor, nous sommes complètement bloqués dans les glaces, et étouffés par une tempête de nord-est. Il peut y avoir, dans le spectacle éloigné d'une tempête sur mer, de quoi échauffer la verve d'un poète qui n'en a jamais vu de près; mais dans celle que nous venons de subir, il y avait de quoi glacer le sang dans les veines du plus ardent québécois.

26 *Juin*.—Il y a cinq jours que nous sommes ici, et nous y serons tant qu'il plaira à la glace de nous y retenir. Aujourd'hui ne pouvant compter sur la même faveur que dimanche dernier, je dois reprendre mon règlement de dimanche ordinaire, et m'unir d'intention à ceux qui ont le bonheur de participer ou d'assister à la célébration des saints mystères.

29 *Juin*.—C'est aujourd'hui la Saint Pierre... est-ce d'obligation par chez vous? Dans mon pays, c'est-à-dire dans mon diocèse, (car je puis bien me l'accaparer puisqu'aucun

évêque n'y a jamais mis et n'y mettra jamais le pied), cette question de discipline n'a pas l'air encore bien tranchée et rien ne me rappellerait cette grande fête, si je n'avais à en réciter l'office. Quant à moi j'ai plus travaillé aujourd'hui que je n'ai jamais fait depuis mon départ pour les missions. Dieu daigne me le pardonner en toute miséricorde !.....mais je ne me serais certainement pas tant forcé si ce n'eût été pour lui et pour sa gloire. Voici ce qui en est. Ce matin nous étions à Mullin's Cove, dans la Baie des Esquimaux, à 10 milles de Rigolet où je suis actuellement. Le capitaine, voyant que j'étais plus qu'impatient de me rendre à la mission de cette baie, me dit que j'avancerais plus vite en m'embarquant à bord d'une petite goëlette qui devait partir à l'instant même pour aller à Rigolet. C'était une bonne suggestion apparemment : je saute dans cette goëlette, on met à la voile et on part. On a tout juste le temps de doubler la première pointe, il n'y a pas un quart d'heure qu'on est parti, et le vent fait défaut, puis devient contraire. On attend une heure, deux heures, trois heures, quatre heures.....mais vainement. Pendant ce temps-là la goëlette du Capt. McConnell sort de son hâvre, gagne le large, commence par louvoyer, puis prend son essor vers Rigolet ; en un instant on l'a perdue de vue. "Je suis né sous une étoile néfaste", dis-je à mon nouveau capitaine ; il y a six semaines que je travaillais pour aller à Rigolet à bord de cette goëlette, et j'en suis débarqué juste à temps pour manquer le coup de m'y rendre". Mais enfin à quoi bon de se lamenter ? le mieux était certainement de prendre son calice à deux mains et d'en tirer le meilleur parti possible. Aussi je prends une paire de rames, mon homme en fait autant, nous sautons dans une chaloupe, et pendant six longues heures nous ramons de toutes nos forces contre le vent et le courant. Il n'y a qu'une couple d'heures que nous sommes arrivés ici, de sorte que je suis encore *tout chaud* des impressions de cette journée.

Comme je vous l'ai déjà dit, je suis en chemin depuis le 16 mai dernier ; le temps s'avance donc rapidement, et je crois beaucoup, sinon de faire manquer la mission, au moins d'être obligé d'en abrégé considérablement le temps, afin de ne pas trop retarder les sauvages qui y viennent. Voilà ce qui

explique ma marche forcée d'aujourd'hui, et ce qui me porte à vouloir fendre l'espace, pour jouir le plus tôt possible de la présence de mes chères ouailles. Mais, *Deo Gratias*, je n'ai plus que 100 milles à parcourir pour me rendre à West-River, siège de la mission. Je pars demain pour entreprendre ce petit voyage ; deux métis esquimaux, mon autel portatif, mon porte-manteau et moi nous nous embarquerons à bord d'une petite goëlette, à l'heure que la marée nous le permettra, et nous arriverons à destination lorsqu'il plaira à Dieu, au vent et à la mer.

Adieu, Monseigneur, veuillez conserver pour moi un petit souvenir dans vos prières, et croire à l'expression de mon respect et de mon dévouement.

Tout à vous in Xto.

Geo. LEMOINE, Ptre O. M. I.

A MONSEIGNEUR TETU,

Archevêché de Québec.

Monseigneur : —

Pour répondre à votre invitation je vous envoie la continuation de mon journal de voyage de cette année, petit travail que j'ai fait après coup, et que vous pourrez accrocher au reste comme bon vous semblera.

(*Suite de mon journal de 1892.*)

Me rendre de Rigolet à North-West-River en goëlette, c'est ce que je n'avais jamais encore fait, et pour la raison bien simple que je n'en avais jamais eu la chance, ayant jusqu'à présent été obligé de me servir de chaloupe pour accomplir ce trajet. La goëlette, où je suis en compagnie de deux métis esquimaux, n'a rien de *spécial*; sinon qu'elle n'a pas de cabine, qu'elle est très petite et qu'elle n'est pas encore terminée. La première de ces *spécialités* porterait à croire qu'elle n'est pas faite pour notre climat froid et pluvieux ; mais nous avons bientôt trouvé moyen de l'acclimater, ou bien de nous acclimater nous-mêmes, en transfor-

mant en chambre le fond de cale même, c'est-à-dire l'espace de trois ou quatre pieds qu'il y a entre la quille et le pont. En tout cas, si notre goélette a des défauts, elle n'a toujours pas celui de rester en chemin ; car au bout d'une journée et demie seulement, et malgré le peu de vent que nous avons, nous voici tout à coup en face des tentes d'écorce des Naskapis. Ces bons sauvages sont heureux de me revoir, et cela d'autant plus qu'ils ont été plus durement éprouvés l'hiver dernier. Tout d'abord je ne rencontre qu'un bien petit nombre de familles à la mission, les autres ayant retardé de s'y rendre, honteux qu'ils sont de s'y présenter les mains vides. Car si, comme on l'a vu, les métis esquimaux n'ont pas eu la bonne fortune en leur faveur, nos gens des bois semblent avoir entièrement rompu avec elle ; et cette année, comme depuis trois ou quatre ans, la chasse a presque complètement fait défaut. Pauvres gens, comme ils ont dû souffrir ! quelles physionomies décharnées ! quelles voix plaintives ! Leurs premières paroles sont celles-ci : "*nota, usham ni shiwelin, shash ni tshimakatan* ; père, si tu savais comme j'ai eu faim, vois comme la faim m'a amaigri !" Puis ils me racontent que plusieurs familles auraient certainement crevé de faim, si elles n'avaient été secourues juste au moment de leur détresse. En face d'une telle misère, je me vois obligé, cette année comme l'année dernière, d'ouvrir ma bourse et mes valises ; heureusement que, sans faire de quête régulière, j'ai apporté avec moi bon nombre d'habits pour hommes, femmes et enfants, dons que m'ont faits des personnes charitables de Québec, Montréal et Longueuil, en faveur des missions du Labrador. Oh ! que je désirerais pouvoir dignement remercier ces généreuses bienfaitrices, et leur rendre compte de l'accueil avec lequel ces aumônes sont reçues, ainsi que des transports de joie que leur distribution cause parmi les plus nécessiteux ! Cet état de disette et de misère chez nos sauvages est loin de les porter au découragement spirituel ou à l'abandon de leurs devoirs religieux. Au contraire, plus ils sont affligés de maux, plus ils se sentent poussés à se renouveler dans leurs bonnes dispositions et leur première ferveur. Aussi, presque tous sont pour moi une source de vraie consolation.

Mais voici que tout à coup je me vois obligé de quitter la mission, après un séjour de deux semaines à peine ; temps, hélas ! bien court pour voir des gens où il y aurait tant de bien à faire.....

Aussitôt après mon départ, j'ai la douleur d'apprendre qu'il m'est impossible, cette année encore, d'aller visiter nos pauvres sauvages d'Ungava, et que la raison de cette impossibilité n'est pas seulement l'effet d'un fâcheux accident, mais un nouvel arrangement de choses qu'on croit devoir être permanent. Déjà, il y a trois ou quatre ans, la compagnie de la Baie d'Hudson avait, à la suite de certains changements, rendu difficile la visite de cette mission ; j'en avais informé mes supérieurs, leur démontrant en même temps l'urgence d'établir là une résidence permanente. Ils se sont occupés de cette nouvelle fondation et ont fait beaucoup de démarches pour l'amener à bonne fin ; mais le manque de ressources les a jusqu'à présent empêchés de réussir. Eh bien, aujourd'hui j'en suis venu à la triste et rigoureuse conclusion qu'il ne nous reste qu'à choisir entre ces deux alternatives, ou établir une résidence permanente à Ungava, ou abandonner entièrement la côte nord du Labrador. Et certes, tant que nos ressources ne seront pas meilleures, nous ne pourrons jamais songer à opter pour la première. La situation où nous nous trouvons est une bien dure épreuve pour moi, et je le dis sans prétention ; car enfin, il faudrait qu'un missionnaire fut bien peu zélé, il faudrait qu'il fût inhumain pour ne pas ressentir la douleur d'abandonner des missions qui auraient tant besoin de son ministère. Veuillez, Monseigneur, conserver un petit souvenir dans vos prières pour les missionnaires des sauvages, et surtout pour ceux qui sont le plus éprouvés. Veuillez aussi croire à l'expression de mes sentiments de respect et de dévouement.

Tout à vous in Xto.

GEO. LEMOINE, Ptre O. M. I.

NOUVELLES.

L'EMPIRE DE LA FOI.

LA VENGEANCE DE L'INDIEN.

Le R. P. Chopin, de la Compagnie de Jésus, communique au rédacteur du "Petit Almanach de l'Œuvre de la Propagation de la Foi" cette intéressante et édifiante nouvelle. Elle montre l'empire de la religion sur l'âme rude d'un chef sauvage.

Dans toute la savane, on ne rencontrerait pas un guerrier qui puisse être comparé à l'Aigle-Hardi ; nul ne peut le défier à la course, et malheur à la biche timide qui se trouve à la portée de son arc, car sa flèche ne manque jamais son but. Qu'il est heureux le brave guerrier quand il rentre dans sa hutte de feuillage, car sa femme est la plus charmante fille de la prairie, et son fils est plus beau que l'enfant d'un chef. Puis, tous deux l'attendent avec tant d'impatience !

Tous les soirs la famille indienne, avant de prendre son repos sur sa rustique couche de peaux de buffle, à genoux prie le Seigneur pour elle-même, pour sa tribu et pour ses ennemis. C'est que l'Aigle-Hardi est chrétien, et trois fois déjà les buissons de la prairie se sont couverts de leurs fleurs printannières depuis que la Robe noire a fait couler l'eau régénératrice sur son front, et sur celui de sa femme et de son fils.

Après une longue journée de chasse, notre Indien hâte le pas de son cheval pour être plus tôt auprès de ses bien-aimés. Mais, que se passe-t-il donc dans sa demeure ? Tout est silencieux ! Nul ne vient au-devant de lui pour lui souhaiter la bienvenue. Il entre ; quel spectacle s'offre à sa vue ! Sa femme, son fils, gisent à terre, baignés dans leur sang !

Hélas ! pauvre Indien, ils sont morts tous deux ! Les mots d'amour que tu prononces ne résonnent plus à leur oreille ! Tu n'entendras plus la douce parole de ta femme, ni la voix charmante de ton fils ! Hélas ! hélas ! tes soupirs et tes larmes ne peuvent les réveiller de leur dernier sommeil !

Mais soudain l'Aigle-Hardi se redresse, son œil humide se remplit de lueurs sombres, et de sa poitrine pleine de sanglots sort ce cri : " Je veux vivre, vivre pour les venger ! "

Il sait bien quelle est la main criminelle qui a osé toucher à la fleur de la prairie et à son bel enfant : c'est le Corbeau-Noir, son ennemi mortel ; un lâche apostat comme lui est seul capable d'un tel forfait ! Ah ! il le trouvera, le tuera, puis il se laissera mourir ; car, sa vengeance achevée, il n'aura plus la force de survivre à son bonheur.

A la hâte il creuse dans la terre une dernière demeure pour ceux qu'il a tant aimés ; puis, montant sur son agile coursier, il marche, marche encore, marche toujours. Que lui importe le soleil qui brûle ses membres ; la haine brûle son cœur d'un feu bien autrement dévorant !

Et tous les jours, au moment où le soleil, après avoir embrasé la savane de ses dernières lueurs, disparaît à l'horizon, l'Aigle-Hardi a courbé son front pour réciter sa prière ; mais toutes les fois, il s'est relevé sans l'avoir terminée, car son cœur d'enfant sauvage ne peut supplier le Seigneur pour ses ennemis.

Le vengeur ne savait pas combien de fois le jour avait succédé à la nuit et la nuit au jour depuis qu'il cherchait le Corbeau-Noir, quand un matin il aperçoit... Oui c'est lui ; il est loin sans doute, mais les yeux d'un Indien ne se trompent jamais. Vite à sa poursuite !

Le Corbeau-Noir a tout vu, il se sait poursuivi ; avec quelle ardeur il hâte le pas de son cheval ! Entre les deux Indiens c'est une course vertigineuse, ils semblent ne plus courir mais voler. Bientôt le Corbeau-Noir ne peut plus se le dissimuler : à chaque pas son adversaire gagne du terrain sur lui ; quelques instants encore, il va l'atteindre. Un sifflement se fait entendre, le lasso de l'Aigle-Hardi s'enroule autour du Corbeau-Noir, et celui-ci tombe sur le sol, faisant de vains efforts pour se délivrer. Son vainqueur n'a fait qu'un bond jusqu'à lui en poussant un rugissement de joie.

Ah ! fils de la prairie, ton cœur se réjouit, car tu tiens en ton pouvoir celui qui t'a ravi et ta femme et ton fils ! Déjà ta main cherche le poignard pour le plonger dans la poitrine de l'assassin. !

A l'expression menaçante du visage de son ennemi, le Corbeau-Noir doit voir qu'il est perdu ; pourtant une lueur d'espoir anime encore ses traits. C'est qu'il se rappelle le temps où, avec l'Aigle-Hardi, il allait écouter le Père enseigner la religion du Grand Dieu ; c'est qu'il se souvient des enthousiasmes naïfs et des serments ardents de son adversaire, et il sait que l'Aigle-Hardi est toujours fidèle à sa foi. — "Ah ! s'écrie-t-il en tombant à ses pieds, accorde-moi la vie au nom du Christ que tu adores !"

Ces paroles ont fait frémir l'Indien ; il sait que le missionnaire a dit que l'on ne pouvait aller au Ciel si l'on ne pardonnait à ses ennemis ; pourtant il veut aller vers Dieu pour y revoir sa femme et son fils, car tous deux étaient trop purs pour n'être pas au Paradis. Mais d'un autre côté il voit les deux cadavres sanglants et il voudrait les venger. Un rude combat se livre dans l'âme du guerrier.

Le cœur sauvage d'un Indien ne pardonne jamais, mais la grâce est trop forte pour que l'âme d'un enfant de Dieu ne soit pas clément. L'Aigle-Hardi jette son poignard au loin, et, délivrant le Corbeau-Noir des liens qui l'emprisonnaient, il dit à son ennemi stupéfait et ravi : " Va, jette, pardonne ! " Puis, s'élançant sur son coursier encore tout écumant de sa course rapide, il disparaît dans la savane, le cœur encore frémissant, mais l'âme tranquille : il avait pardonné !

A. B.

L'ECRIN DE SUSY.

(Petit Almanach de l'Œuvre de la Propagation de la Foi).

NOUVELLE DÉDIÉE A NOS JEUNES BIENFAITEURS.

Susy la jolie créole était on ne peut plus heureuse sur un de ces coins de terre favorisés dont la nature s'est plu à semer le Pacifique, mais le plus apprécié des dons que le sort lui avait si largement départis, était sans contredit une marraine que l'enfant n'avait jamais vue, une marraine comme personne n'en possédait, sûrement, pas même les héros des contes de fées. Et, par surcroît de bonheur, Paris, la ville aux cent mille merveilles, était la résidence de cette marraine idéale !

Aussi les présents qui venaient d'elle défiaient-ils toutes comparaisons. Qu'était la lourde robe d'or de Peau d'Ane auprès des costumes de gaze et de soie multicolores qui rehaussaient encore les grâces naturelles de Susy ? Qu'étaient les anneaux, les bagues enchantées, devant les jouets, les poupées, qui charmaient ses loisirs ? Que devenait le carrosse de Cendrillon lui-même à côté du panier d'osier doré dans lequel, traînée par ses incomparables poneys, la mignonne excitait la jalousie de l'île entière ?

Or, cet enchantement durait depuis les six années que Susy avait passées sur la terre. Elle était donc en droit d'attendre avec autant de confiance que de curiosité le septième anniversaire, le *birthday* si cher aux Anglais, sous quelque latitude qu'ils le voient éclore.

* * *

Cependant l'enfant gâtée pleura ; il n'était venu qu'une lettre, renfermant un certain papier bleu, auquel elle n'accorda qu'une moue de déception profonde voisine du mépris.

On eut de la peine à lui faire comprendre que ce chiffon valait beaucoup, beaucoup d'or, avec lequel elle pouvait acheter un bijou de son choix, sa marraine voulant qu'à dix-huit ans l'écrin de Susy fût le plus riche de l'île, comme sa filleule en était la perle.

Toutefois, elle ne fut bien convaincue que lorsqu'elle eut déposé une à une dans un coffret, qu'elles remplissaient, toutes les pièces que papa avaient données contre ce bout de papier!

—Quelle parure désire ma Susy? demanda la mère le lendemain au réveil.

—Un collier et un bracelet de corail avec fermoir en or comme Nelly Wilson, notre riche voisine.

—Tu peux te permettre bien plus, ma chérie; des perles, si tu veux?

—J'ai essayé le corail, ça me va mieux.

—Que comptes-tu faire de l'argent qui te restera?

—Ce que tu me diras, maman.

Alors, un colloque à voix basse, presque mystérieux, s'engagea entre la mère et la fille. Ce qu'elles se disaient devait rouler sur un sujet triste, touchant aux épisodes émouvants, car le sourire avait quitté la bouche rose, et de grosses larmes tombaient sur les mains de la mère, très émue aussi, que l'enfant caressait avec une tendresse admirative et passionnée.

—Quel bon et doux serment vous exigez là! et comme ce sera mieux que les diamants et les perles! s'écria Susy tandis que sa mère lui rendait ses baisers, le regard humide, la physionomie radieuse de bonté et d'orgueil satisfait."

* * *

L'île, fertile entre toutes, se prêtait à la culture des plus riches denrées; sucre, café, tabac, coton, fruits, épices et bois précieux. Des colons, de nationalités diverses, l'exploitaient avec plus d'intelligence et de profit que d'humanité envers les noirs qu'ils employaient.

Quoique un des moins rapaces et des moins durs, master Vanderbunt, le père de Susy, était loin d'apporter, dans ses rapports avec les noirs, les ménagements dont on use en Europe envers les animaux les moins bien traités.

Ne pouvoir soulager le sort de ces misérables était une souffrance continuelle pour l'âme tendre et généreuse de mistress Vanderbunt.

Orpheline sans fortune, elle avait gagné l'amour du riche colon par son idéale beauté, et le conservait par le charme

plus irrésistible encore de ses qualités. Vanderbunt, si intéressé qu'il fût, aurait sacrifié la moitié de ses richesses pour un caprice de sa femme, mais il lui refusait un penny pour satisfaire ses moindres désirs de charité.

“ Vos missionnaires catholiques, disait-il, sont des révolutionnaires de la pire espèce. Demandez-leur donc s'ils cultiveraient les champs, feraient la cueillette du café, le triage du coton, à la place de “ *ce misérable bois d'ébène*”, si nous remplacions pour les esclaves les leçons du fouet par celles de la fainéantise.”

Un jour que Susy, l'idole de ce cœur de bronze, revenait de la plage suivie de sa nourrice, la fidèle Sarah, elle remarqua, au milieu d'esclaves que l'on chassait vers les habitations, une belle négresse qui se lamentait à fendre l'âme et qu'on frappait sans merci.

“ Arrête ! ” fit la créole au drogman de ce infortuné troupeau.

L'homme obéit, sachant ce qu'il en coûte parfois pour s'attirer la haine d'une blanche, quelle que soit sa taille.

“ Qu'as-tu ? dit l'enfant en s'adressant à la négresse.

— Ah ! Sissi, petits à moi vendus.. loin, bien loin !. eux jamais revoir mère à eux ! pitié au nom de mère à vous, de DIEU bon à vous !

— Sarah, voilà ma bourse ; s'écria la fillette d'un air de reine, va, paye ou promets tout ce qu'on te demandera pour les petits de cette pauvre maman noire ; emmène-la avec toi pour ne pas te tromper.”

C'est en vain que le surveillant voulut protester, affirmant que, cette esclave étant achetée, il devait la conduire chez le maître.

“ Puisque je te dis que je la veux, s'écria Susy en frappant du pied, je puis bien la prendre, je pense ! Tout le monde passe les caprices de Susy, Vanderbunt son maître tout le premier ; tiens, porte-lui une bague pour prix de sa négresse ; il en voulait offrir une pareille à sa fille, il ne l'aurait pas trouvée, il sera bien content, va ; ça lui fera faire des économies.”

Mais bientôt la négresse arrive avec sa famille : un garçon et une fille, à peu près de l'âge de Susy. Leur mère leur

explique avec des transports de joie indescriptibles que cette belle petite madame les a délivrés, qu'elle est leur maîtresse, qu'ils ne la quitteront plus. Alors tous trois baissent le bas de sa robe, mettent la main sur le cœur, frappent la terre de leur front, jurant qu'ils iraient là-bas... dessous, s'il le fallait, pour plaire à leur libératrice!

Mistress Vanderbunt accueillit en triomphe Susy et son escorte. Mais le terrible colon, comment allait-il prendre la chose?

* * *

Susy, la futée, attendit l'heure du bonsoir, hâtée précipitée s'il en est aux demandes intéressées comme aux grandes absolutions.

Bien installée sur les genoux de son père, un bras sur son cou, joue contre joue, Susy se mit à pousser de gros soupirs.

“ Quelqu'un aurait-il osé te faire de la peine, mon ange? ”

— J'en ai peur, répondit-elle câline...; j'ai fait des folies aujourd'hui, dépensé tout mon argent, et tu vas me gronder... peut-être.

— Moi te gronder pour de l'argent? Mais pour qui donc est-ce que je cherche à en gagner beaucoup... beaucoup?... Demande, demande-moi donc vite tout ce que tu voudras! Plus il te faudra, plus je serai content.

— Oh! alors, sois-le tout à fait... quand même je ne demande rien, car jamais, jamais rien ne m'a fait si plaisir que mon achat d'aujourd'hui.

— Me le montreras-tu, au moins, ce joyau précieux qui met la joie dans tes yeux, ma bien-aimée? ”

Cinq minutes après, Susy, sans voir l'air préoccupé de sa mère, poussait devant elle son acquisition du matin.

“ Là, les voilà!... Ce sont des bijoux, ce sont des bijoux en chair et en os, et ils n'en valent pas moins. Écoute leurs jolis noms, petit père : Corail, la maman, est ma femme de chambre à moi ; la Perle et Rubis, ces négrellons, feront... mes quatre volontés, et j'ose dire que ce n'est pas là un métier de paresseux.

— “ Telle mère, telle fille, ” murmura Vanderbunt blême de colère en laissant tomber sur sa femme un mauvais regard, et en repoussant du pied les nègres tremblants.

De grosses larmes roulèrent sur les joues en feu de l'enfant.

“ Je n'aime pas les méchants, moi, ” s'écria-t-elle, toisant son père d'un air qui le bouleversa de crainte sinon de remords.

Très tendre, il attira son charmant adversaire, essaya de le calmer par mille caresses, mille excuses, mêlées des appels les plus passionnés de l'amour paternel aux prises avec un ennemi redoutable.

A la fin l'enfant se laissa amadouer, et, menaçant du doigt ce grand vaincu de la tendresse, elle dit avec un de ses sourires tout-puissants :

“ Je vous pardonne, Monsieur Vanderbunt, si vous promettez de ne plus mépriser mes achats et de ne pas faire pleurer maman. ”

Vanderbunt fut bien obligé d'accepter les conditions du traité, et, ce qui était plus dur encore, de s'y conformer scrupuleusement.

* * *

C'est ainsi que Susy, la belle et la bonne, battant monnaie avec les générosités de sa marraine et la faiblesse idolâtre de son père, s'en allait, chaque fois que l'occasion s'en présentait, et c'était souvent, ajoutant, ajoutant de nouvelles pièces à son écrin vivant. Quand elle arriva sur ses dix-sept ans, la liste des noms chers aux lapidaires était épuisée depuis longtemps, et Topaze, Émeraude, Saphir, Turquoise, Cornaline, Œil-de-Chat, Opale, Diamant, Grenat, sans en compter bien d'autres encore, faisaient honneur à leur marraine en justifiant les beaux noms qu'ils tenaient d'elle.

Ceux-ci, confiés aux missionnaires, apprenaient, avec les doctrines de l'Évangile, un état qui devait assurer leur bonheur en ce monde et en l'autre, et faire fructifier de toutes manières ce bien si difficile à diriger : la liberté.

Ceux-là se louaient et touchaient le fruit de leur travail. Les uns fondaient autour de la Mission des familles modèles, autant que faire se pouvait, étant donnés des siècles de misère et quelques années de régénération. Les vieillards, les malades, étaient soignés dans des cases spéciales par les bons offices de Sarah, de Corail et autres affranchies

attachées au service de Susy, ou plutôt au paradis de la terre, comme elles le répétaient en la bénissant.

Mais, le bonheur n'étant pas la monnaie dont s'achète le paradis de là-haut, Susy devait connaître les larmes.

Les premières qu'elle versa sur elle-même, la généreuse créature, furent les plus amères qui puissent monter d'un cœur tel que le sien : Mistress Vanderbunt rendit, jeune encore et presque subitement, sa belle âme à Dieu. Le coup fut d'autant plus terrible que jamais l'idée n'en était venue à Susy ; aussi master Vanderbunt crut-il, un moment, qu'il aurait à pleurer une mort de plus.

Bientôt il sembla qu'en perdant sa femme, le colon eût perdu l'ange protecteur de sa fortune. Pour réparer des déficits, il se laissa entraîner dans des spéculations hasardeuses ; le malheur s'en mêla : de cyclone en naufrage, d'échec en catastrophe, joué par des associés, trompé par des débiteurs de mauvaise foi, le millionnaire envié, jaloué, fut obligé d'engager sa plantation. A la nouvelle d'un désastre financier qui achevait sa ruine, il tomba pour ne plus se relever. Il expira dans les bras de Susy, à laquelle il répétait, la langue demi paralysée, les traits convulsés, les yeux hagards, " Pauvre... ! Susy Vanderbunt sera... pauvre ! "

Alors l'orpheline vit accourir à la curée une nuée de rapaces, connus et inconnus, qui réclamaient leur part au milieu de cris et d'écœurantes querelles.

La fidèle Sarah, bien qu'elle eût jusque-là méprisé tout autre pays que son île, engageait sa jeune maîtresse à partir pour la France, près de cette bonne marraine où elle retrouverait, avec le luxe familial, un peu de tendresse dont son pauvre cœur avait besoin.

Les missionnaires arrangèrent toutes choses afin que l'orpheline prît passage à bord du premier navire français qui relâcherait dans l'île.

C'était justement le messager habituel des largesses de marraine. Le pli qui fut remis à Susy portait une suscription

d'une écriture inconnue. Un notaire annonçait brutalement la mort de sa cliente, Lady Warnet, la marraine si chère et la dernière espérance de l'orpheline.

La lettre ajoutait : Excepté la charge de vous remettre annuellement une somme de deux mille francs, je n'ai pas d'autre instruction vous concernant de la part de ma cliente, Lady Warnet, croyant de bonne foi qu'un testament fait mourir, s'en est allée sans aucune disposition. Un sien neveu qu'elle maudissait, et pour cause, hérite sans contestation de son immense fortune.

* * *

Il ne restait donc à Susy que ses bons et beaux yeux pour pleurer.

Or, pendant qu'elle se livrait à cet exercice avec toute l'a mertume du désespoir, un voisin, qui s'était montré fort empressé à prendre en main ses intérêts, vint lui annoncer que, toutes choses arrangées, il n'avait pu qu'à grand'peine sauver l'habitation et les terrains qui l'entouraient. Or, comme il fallait des bras, une direction, de l'argent surtout, pour faire valoir cette épave, il voulait bien, en souvenir du cher mort, devenir le fermier de l'orpheline, qui s'en irait, dans un couvent de son choix, vivre avec la somme qu'il lui allouerait au détriment de ses intérêts propres.

“ Sassah, fit-elle à sa nourrice, quand ce vautour fut parti, prépare tout pour le couvent et va demander leur avis aux bons Pères ; je ne veux pas être chassée d'ici.

— Vous, mon oiseau chéri, vous, user vos belles ailes contre les barreaux d'une prison ? C'est qu'alors Sassah serait morte... et Sassah vivra pour sauver son ange.

— Avec quoi me sauverais-tu, puisqu'il ne me reste rien ?

— Rien, ma reine ? Et l'écrin, le bel écrin donc ?

— Hélas, ma bonne Sassah, pauvre fortune, que celle-là ! Tu oublies donc que ces bijoux n'ont aucune valeur réelle : ma chère sainte maman m'a fait placer autrement les largesses de ma marraine.”

Sarah, non convaincue, agitait également son madras.

“ L'écrin vaut, mon ange... et Sassah sait ce qu'elle sait.”

Vers l'heure de la brise, Susy respirait sous la véranda,

songeant au passé avec tristesse, à l'avenir avec effroi, lorsqu'elle se sentit enveloppée par une atmosphère de mystère; des chuchotements, des bruits de pas, des râlements de gossiers, éveillèrent bientôt sa curiosité.

Toutes les portes s'ouvrirent à la fois et donnèrent passage à des centaines de nègres de toute couleur, de tout âge et de tout sexe, qui tombèrent aux pieds de la jeune fille avec des paroles et des gestes de suppliante sympathie.

« Mon Dieu, mon Dieu ! leur désespoir me brise le cœur, murmura Susy se cachant dans les bras de sa nourrice; dis-leur, ma Sassah, que je suis pauvre, que je n'ai plus rien, qu'il me faut partir... les abandonner !

— Allons, parle donc, dit Sarah d'une voix rauque à un vieux nègre qui s'essuyait les yeux à coups de poing.

— Voilà... Un soir pauvre noir dévoré fièvre, tombait dans champ de canne : les coups pouvoient pas faire relever li ; alors li inscrit mort du soleil. Mais li porté par anges dans belle case, li être longtemps hors la raison. Li croyait rêver en voyant mère et fille blanches sourire à li, alors Kilaukau pense être en paradis... mais anges dire li vivait. Kilaukau vouloir remourir. Bon mort.. souffre pas ; mais blanché plus grande assurer lui libre... heureux Kilaukau a vu ça vérité et li venir à présent vers fille à l'ange. Vous pas partir, pas quitter enfants à vous... eux tous mourir alors. Mais Kilaukau, le vieux, commandera à nègres libres par l'argent de Susy, de travailler pour elle. Eux faire la plantation la plus belle et leur mère la plus riche de l'île encore une fois.

« Appelle les pièces de ton écrin, petite reine, tu verras pas une manquer. Depuis Corail, qui irait en enfer pour toi, jusqu'à la vieille Grenat, qui a peur de la mort, parce qu'elle ne pourrait plus te voir. Pauvres noirs voudraient rendre plus pour eux que tant reçu, mais eux avoir pas quoi donner autre que bras solides et cœurs fidèles. Kitaukau a parlé la vérité. »

Et tous les noirs de ratifier par mille protestations ce discours, si touchant dans sa sublime imperfection, et Susy de verser, en bénissant Dieu, les plus douces larmes qu'il soit donné de répandre.

Or, afin que l'histoire finisse comme un conte de fée, quoi qu'elle soit véritable, vous saurez, chers petits lecteurs, que Susy, la charmante héroïne, a captivé le cœur d'un prince voisin, qui lui rend en bonheur ce qu'elle a semé en bienfaits.

Puissiez-vous tous, imitateurs de sa générosité, expérimenter comme elle que les seules richesses qui ne trompent jamais sont celles qu'on sait donner.

Mlle H. GASTIER.

PAUL RAKOTO

HISTOIRE MALGACHE

Sur les plateaux et les monts, au centre de la grande île africaine, paissent les troupeaux de bœufs aux cornes aiguës, à la bosse pesante. De petits esclaves les gardent dans la solitude, de petits esclaves des nobles seigneurs. Mais il y a des bergers issus de vieille race qui partagent ce travail parce qu'ils sont pauvres, parce que le riz manque à la maison pour des mercenaires.

Rakoto était fils d'une puissante lignée, mais Rakoto était pauvre ; et l'enfant des Andriama Sinavalona faisait pâître ses bœufs comme les esclaves, au sud de Tananarive, la ville des rois.

* * *

Près de là se dressent riantes sur les rives du fleuve les maisonnettes d'Antanjombato, "promontoire des roches ;" et au milieu des cases rouges, deux plus grandes s'élèvent : le temple méthodiste, où l'on prie comme les Anglais, et l'église française, qu'une croix surmonte.

Un jour le Père, ouvrant son église, aperçoit un enfant timide qui se dissimule dans un coin. C'est Rakoto le pâtre, Rakoto qui a quitté son troupeau de bœufs.

"Père, dit-il, ne me chassez pas de la maison de prière ; je serais si heureux d'être votre élève, et d'apprendre la religion avec vos enfants catholiques !"

Le Père interroge le petit pâtre : le petit pâtre est bon, des larmes brillent dans ses grands yeux noirs ; comment repousser sa requête ?

"Viens donc, fils des nobles déchus, viens à l'école du Père : il y aura place pour toi autour du riz fumant, sur la natte où l'on dort après les travaux du jour, et à la table studieuse où l'on écrit sur une frêle ardoise."

* * *

Rakoto le petit berger est devenu élève, il ne craint pas le travail et avance promptement dans les sciences. Mais ses parents idolâtres le regrettent là-bas : ils prétendent user de leur fils et mettre à profit ses forces naissantes... Et qui mènera aux champs le troupeau, qui ramassera du fourrage, qui pilera le riz dans son mortier de bois, si Rakoto étudie l'école ?

Ils viennent donc au village, ces parents inquiets ; ils tâchent d'ébranler l'enfant, ils lui font tour à tour entendre de douces et de menaçantes paroles.

N'importe ! Rakoto veut être chrétien. Il a entendu la voix du Créateur de son âme, et préfère le service de DIEU aux travaux qui multiplient la fortune. Là-haut, dans Tananarive, s'élève une grande école, un beau collège des Chers Frères tout rempli d'enfants. C'est là que le petit père va chercher un refuge contre les instances de ses proches ; c'est là qu'il reçoit bientôt le Baptême et le nom de Paul.

* * *

Cependant, de mauvais jours sont venus : il n'est bruit que de guerre entre Madagascar et la France ; les Pères, les Frères, les Sœurs se voient durement chassés. Que faire sans pasteurs et sans maîtres ? La studieuse famille des écoliers se disperse ; Paul Rakoto s'en va...

Il regagne tristement le toit paternel, là-bas, là-bas, bien loin, au pays des Betsiléos.

Pauvre Paul ! Au milieu de sa peine, voici que la tentation l'assiège : les protestants de Vohidroa, son village, le pressent de se joindre à eux. Ils le flattent, ces hérétiques :

“Viens avec nous, disent-ils, viens, tu seras prêcheur et maître d'école, tu seras riche ; mais si tu refuses, ajoutent-ils, malheur ! sur toi tomberont les corvées ; on te fera soldat, soldat de la reine Ranavalona que DIEU garde ! tu prendras le fusil et marcheras contre les Français tes coreligionnaires. Sans argent, sans manioc, sans riz, tu deviendras misérable et ta famille aussi à cause de toi.”

Les parents de Paul joignent leurs efforts à ceux de “l'Évangéliste” : ils conjurent, ils harcèlent, ils persécutent

leur fils. Mais Rakoto connaît la foi divine : la grâce parle plus fort dans son cœur ; ce n'est pas pour apostasier qu'il reçoit le Baptême, et le courageux enfant résiste : prières, menaces, violences le trouvent inébranlable.

* * *

Chaque dimanche, tandis que la corne mugit et de sa voix monotone convoque les hérétiques, deux jeunes gens fuient en hâte loin du village. Où courent ces fugitifs qu'on ne poursuit pas et qui n'ont commis aucun crime ? — Ils vont se cacher dans les bois pour prier comme leurs missionnaires et leurs maîtres ; voyez-les à genoux, sous l'épaisse feuillée : leurs doigts égrènent le rosaire, leurs lèvres disent et redisent la Salutation de l'ange, et les heures s'écoulent pour eux loin des hommes de même que jadis elles s'envolaient sous les voûtes des Catacombes : c'est Paul Rakoto et son frère Thomas.

* * *

Mais quel bruit soudain se répand et réjouit les fidèles ? — Les églises de Tananarive sont rouvertes, le peuple s'y réunit de nouveau : ... “ Vite, vite ! montons à la capitale, s'écrie Paul, afin de nous joindre à nos frères.”

Sa mère se désole, elle se jette à genoux et supplie ;

“ Mon fils, pitié pour moi ! n'abandonne pas mes vieux jours ; va, de grâce, à Ambohimandroso : c'est plus près, et les catholiques y prient de même.”

Ainsi fait Paul par égard pour sa mère, jusqu'à ce que la paix radieuse rende aux missionnaires exilés leurs œuvres, et aux brebis éplorées leurs pasteurs .. Après trois longues années brille ce jour de la délivrance.

* * *

... Il est devenu maître d'école, Paul Rakoto le petit père : il est l'instituteur et le modèle des chrétiens ; rien que zèle et vertu dans toute sa conduite, rien que piété dans ses paroles. Rakoto est l'homme du devoir : obéir à Dieu en toute chose, en toute chose contenter son céleste Père, voilà sa devise et son but.

Voyez dans l'église de terre, devant le pauvre tabernacle

où réside Jésus, ce jeune homme à genoux : il prie immobile, les yeux fixés sur l'autel ; son cœur s'élève vers Dieu, les anges vont et viennent de lui au tabernacle, portant au Seigneur ses prières et lui rapportant en échange les grâces.

C'est Paul, le berger d'Antanjombato, qui se prépare à soigner, non plus des animaux sans raison, mais des âmes de néophytes que le Père lui a confiées. Et telle est sa ferveur que les messagers célestes, jetant sur lui un doux regard, doivent le prendre pour l'un d'entr'eux.

Jésus-Eucharistie a vu le dévouement de son serviteur ; Jésus a pesé ses mérites et l'a trouvé digne du Ciel. Des pensées de mort naissent bientôt au cœur du jeune catéchiste, des pensées de mort auxquelles il fait bon accueil : c'est si doux de mourir quand on va voir Jésus, et quand on ne tient pas au monde !

“ Ami, dit Paul à un de ses compagnons, prie pour moi : bientôt je quitterai la terre !

Pas encore toutefois, hon Paul : il faut d'abord secourir tes frères affligés et leur sacrifier ta vie.

* * *

Un pauvre lépreux gît près du village, abandonné de tous et sur le point de mourir. Un lépreux ! cela fait horreur, et qui donc voudrait s'occuper d'un lépreux ? D'ailleurs, les décrets royaux ordonnent de les éviter.

Mais Paul Rakoto préfère aux lois des mortels la volonté de Dieu. Paul assiste son frère infirme ; il le veille, il l'éclaire, et fait couler sur son front hideux l'eau purifiante du Baptême. — Le lépreux meurt, son âme régénérée monte au Ciel préparer une couronne à Paul. Et le jeune chrétien, enveloppant avec un soin pieux ces restes difformes, les porte à leur dernière demeure.

Pauvre Paul ! ses parents ne connaissent pas encore Jésus-Christ ; ou, s'ils ont oui parler du Sauveur, c'est sans doute pour croire (comme tant d'autres) qu'il fut un de nos ancêtres, et que leur importance, à eux Malgaches, les aïeux des blancs ? Ils s'agenouillent donc aux tombes des *Vazimbaz* ; ils se prosternent, chez eux, dans le coin nord de la case, où l'on

invoque ceux qui ne sont plus ; ils entourent d'hommages des morceaux de bois, des sachets pleins de ridicules débris.

Paul Rakoto les instruit, les persuade, et, la grâce aidant, convertit toute sa famille.

De petits enfants vont-ils mourir sans baptême ? Paul y court ; sa main diligente verse l'eau sainte ; de chaque enfant qui meurt il fait un ange qui joyeux vole en Paradis préparer comme le lépreux une couronne à Paul.

Intrépide au chevet des malades et sous le toit des païens, le jeune instituteur ne l'est pas moins devant les ennemis de la prière : il rend un vaillant témoignage de sa foi. “ Vous voulez ruiner nos églises, dit-il à des juges iniques ; je défendrai de toutes mes forces une cause si sainte, trop heureux de mourir pour elle ! Et qu'importe en effet ma vie pourvu que la volonté de Dieu s'accomplisse ! ”

* * *

Mais voici venir le terme du pèlerinage ; encore un sacrifice, bon Paul ! et tu vas recevoir la couronne.

Quel fléau fond sur ce village ? Toutes les figures sont tristes, des familles entières fuient au loin. Que de malades dans les cases !... Leurs visages bouffis se hérissent de boutons : c'est la petite vérole, la cruelle *nendra*. “ Fuyez, Paul Rakoto, dit-on de toutes parts au bon maître d'école ; fuyez le fléau de Dieu, ou vous tomberez aussi ! ”

Non, non !... Paul le pâtre est devenu pasteur d'hommes, Paul le chrétien veut sauver des âmes, il ne fuira point. C'est l'heure de montrer du courage et d'imiter le Sauveur. Rakoto redouble de zèle : il va de maison en maison, de natte en natte ; il instruit, il exhorte, il baptise. Paul remplace le Père absent. Voilà quelle charité il a puisée aux pieds de Jésus, Paul Rakoto le berger.

Allons ! vaillant soldat, ton tour est venu : Dieu t'a marqué pour la gloire, la maladie sa messagère te couche sur l'humble natte où tu attendras la mort. Paul est atteint, il souffre : n'importe ! Malgré tout il va encore à l'église ; le Père, de retour, entend sa dernière confession. Puis, adieu ! un nouvel édit ordonne de porter les varioleux loin des centres ; c'est dans une cabane isolée que le pieux malade trou-

ve asile. Un ami l'accompagne, sa mère l'y rejoint bientôt.

* * *

Comme il la voit tout en larmes : " O mère, dit-il, ne pleure point, n'accuse pas la bonté de DIEU ; mais s'il lui plaît de me rappeler, aie confiance dans sa tendresse."

Et tout d'un coup, après un court sommeil : "DIEU ! quel monstre apparaît ! s'écrie-t-il : il approche, il ouvre sa gueule pour me dévorer, c'est le démon !..." Paul fait un signe de croix et l'horrible vision s'évanouit.

Mais en voici une autrement aimable : une belle dame admirablement parée, Marie toute pleine de grâces et entourée d'une légion d'anges... Ils font entendre un ravissant concert. Paul lui-même se voit à leur tête, portant la croix comme en procession.

O petit berger d'Antanjombato, que tu fis bien autrefois d'abandonner tes bœufs pour servir JÉSUS et sa MÈRE ! que tu fis bien, jeune homme, de vaincre les tentations pour rester fidèle ! Et tes longues prières, et tes vaillants efforts, ton soin de plaire à DIEU, qu'ils sont récompensés aujourd'hui !

* * *

Parents et amis l'entourent ; à ceux qui sont païens, il recommande de recevoir le baptême : " Soyez chrétiens ! soyez bons chrétiens !... hâtez-vous de peur que la mort n'arrive. Bénissez en toutes choses la sainte volonté de DIEU. "

Mais qu'a-t-il entendu ?... "Le mal, dit-on près de lui, frappe un autre village, et tel enfant va mourir sans baptême." Paul se redresse sur sa pauvre natte.

" J'irai, je sauverai cette âme ! Pourrais-je sans pécher la laisser périr ? "

On le retient à grand'peine, et sa mère doit aller elle-même baptiser l'enfant. Quand elle est de retour, quand elle a rendu compte de sa sainte mission : " C'est bien ! dit Rakoto : il ira au Ciel ! "

* * *

Paul va partir lui-même, Paul l'enfant de Marie ; il va

entrer dans l'éternel repos. Oh ! comme il en parle avec joie ! Cœur d'apôtre, il emploie ses derniers moments au bien de ses frères...

Puis, se recueillant après un silence : " Quand sera samedi ? — Demain. — Ah ! c'est donc demain que je m'en irai ! "

Il prie, il prie encore avec l'assistance. Cependant les dernières heures du vendredi ont fui : l'aurore du jour suprême éclaire l'horizon. Paul entonne et chante d'une voix forte : " Salut, ô Vierge Immaculée !.. "

Mais le soleil commence à poindre. Prends ton chapelet, cher malade, et que tes lèvres mourantes bénissent encore une fois Notre-Dame... C'est fait : après une première dizaine, il trace de sa main qui tremble un grand signe de croix et s'éteint doucement.

* * *

Sur les plateaux et les monts, au centre de la grande île africaine, paissent les troupeaux de bœufs aux cornes aiguës, à la bosse pesante. De petits esclaves les gardent dans la solitude, de petits esclaves des nobles seigneurs.

Rakoto les gardait aussi, lui l'enfant d'une illustre race : car il était pauvre .. Mais maintenant, heureux et riche parce qu'il aime DIEU, Paul Rakoto nous attend au Ciel.

D'après le Père M. Delmont,

A. DANJOY.